

Il Volantino Europeo n°22

Octobre 2008

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Détail de porte, Szentendre (Hongrie), mai 2008 © JYF

Editorial

Au moment où nous écrivons ces lignes, le monde traverse une grave crise financière dont nous ne connaissons pas l'issue, mais qui démontre la grande fragilité des équilibres économiques – et par conséquent aussi sociaux – d'un système dont les uns s'obstinent à soutenir qu'il est incontournable et seul capable d'assurer le progrès, et les autres à dénoncer son caractère fondamentalement destructeur, par les injustices qu'il génère et par la catastrophe écologique planétaire qu'il a provoquée dans sa boulimie de profits. S'ajoutent à ce sombre tableau l'équation maudite de la privatisation des profits et de la socialisation des pertes, mais aussi la prolifération d'un discours institutionnel sur les différents droits humains avec le sentiment concomitant – né de l'observation quotidienne – que ceux-ci sont très peu respectés, que ce soit pour les individus ou encore pour les communautés auxquelles ils appartiennent.

Que peuvent proposer ou opposer, dans la tourmente actuelle, la psychiatrie et la psychanalyse ? Probablement pas grand-chose, mais ceci ne saurait en aucun cas constituer, pour les cliniciens que nous sommes et tenons à rester, une dispense de penser, une autorisation permanente à capituler, ou encore une faculté opportuniste à renoncer, en particulier vis-à-vis de nos patients.

Ceux-ci subissent probablement de plein fouet les effets de la crise, matérielle et morale, que nous vivons en cette fin de première décennie du troisième millénaire, annoncé naguère entre promesses d'apocalypse et de « bug », à grands renforts de déclarations parfois honteusement triomphalistes.

Camelots et bateleurs de la politique tardent à remballer leurs marchandises frelatées et continuent à éprouver nos tympanes de leurs sottises et vaines déclarations, ou encore à accaparer notre attention souvent épuisée sur leurs conflits dérisoires.

*Contentons-nous dans l'immédiat de préparer ensemble le **VI° Divan sur le Danube, les 21 et 22 mai 2009 à Budapest** sur le thème : La désinstitutionnalisation, un défi pour la psychiatrie du XXI° siècle.*

La mort de Jörg Haider

Il n'est pas dans les habitudes du Volantino Europeo de (se) coller de trop près à l'actualité politique du moment, en-dehors de ce qui nous semble toucher à l'essentiel du « contrat social » européen, c'est à dire les atteintes aux libertés fondamentales, à la solidarité ou encore la lutte contre les totalitarismes.

Le décès accidentel de Jörg Haider, leader xénophobe de l'ultradroite comme l'appelle La Repubblica (leader xenofobo dell'ultradestra) le 11 octobre 2008 au petit matin, a suscité un micro-débat entre deux de nos plus fidèles lecteurs, Ivan le Fruste (connu aussi sous le nom d'Ivan-Dourak) et Henri le Grincheux.

Le premier avait eu la curieuse idée d'envoyer au second une réaction très à chaud, œuvre d'un internaute lecteur de Libération, sans assortir celle-ci de guillemets, ni d'aucun commentaire aux fins d'éclairage du propos.

Voici l'envoi initial :

Jörg Haider est mort dans un accident

Le vrai visage des gens de gauche

Quand je lis certaines réactions de gens de gauche, je suis bien content d'être de droite. Franchement, se réjouir de la mort d'un homme, c'est pas bien joli. Mais se réjouir de la mort d'un homme quand toute la journée on n'a que les mots « tolérance, ouverture, humanisme, droit de l'homme »...

Samedi 11 octobre à 12h11

Voyant ces quelques lignes même pas rimées, Henri le Grincheux riposta sans attendre et comme il suit à Ivan le Fruste :

Salut le fruste !

Je ne suis pas d'accord avec ta présentation, pour trois raisons : pourquoi faire ressortir ce commentaire-là, pourquoi le faire sans guillemets et pourquoi donner ce texte sans explication, comme s'il se commentait tout seul ?

Du coup j'y suis allé de mon propre commentaire de l'ensemble de ces

commentaires qui s'apparentent à un torchon peu ragoûtant et dont l'accumulation fétide me dérange plus que la réaction, fruste, comme l'eût été la réaction inverse (la tienne ?), mais au moins sincère et claire que tu stigmatises.

Je crois en fait que tu es le dernier homme sur cette planète avec l'auteur du commentaire abhorré à croire que s'afficher comme de gauche décerne ipso facto un brevet d'humanisme et de vertu (ou le contraire pour les gens "de droite" comme le plumitif en question). C'est ce qui t'a fait le relever au milieu de cet océan d'absurdités : le sentiment d'une fraternité honteuse, la découverte qu'il pense comme toi.

Reste maintenant à savoir si tu es prêt dans ta bien-pensance de gauche à te réjouir de la mort de Haider, ce chien... ou à trouver convenable qu'on le fasse.

Si oui tu tombes sous le coup de mon commentaire (tempéré) que voici, au même titre que tous les gens qui se disent contents ou outrés qu'on le soit :

« Est-il bien nécessaire de "commenter" la mort de quelqu'un ? A quoi bon aujourd'hui ces assauts d'injures quand ce ne sont pas des plaisanteries douteuses ou avinées ? Laissons passer le temps des funérailles, qui est un temps de deuil pour ses proches, puis évaluons sans complaisance l'homme public et son action. Et évitons, quand on lui reproche à juste titre des prises de position racistes, xénophobes ou antisémites, de recourir à son propos au même type de discours, négateur de la personne et haineux ».

Sinon tu es absous, d'autant plus si tu étais sous l'effet de médicaments puissants.

Et ce procès d'intention digne des pires heures du stalinisme est sans objet, nul et non avenu.

Henri le Grincheux

Et Ivan de compléter :

Henri le Grincheux, quel beau sobriquet, qui assurément pourra resservir... Fruste moi Ivan, c'est plus que parfaitement probable, hélas !

Mon intention n'était cependant pas du tout grincheuse, mais plutôt grinçante, y compris pour moi.

Quant à la présentation, 1) j'ai bien sûr délibérément choisi ce commentaire, 2) le copier-coller fait sauter les nuances "caractérielles" (typographiques, s'entend, les autres semblent au contraire se préciser...) et 3) effectivement, chacun(e) le lira à sa guise, j'épargne donc aux destinataires mon point de vue, mais - et c'est mon habitude - je donne l'adresse de la source (en l'occurrence plutôt de la mare boueuse, tel l'endroit où ce bon Monsieur H. reléguait les demandeurs d'asile et qui s'appelle "Saualm", l'alpage de la truie, il faut le voir pour le croire...), et je permets ainsi aux grincheux comme aux autres de s'exprimer à leur tour sur la toile.

Je note enfin avec satisfaction que le procès d'intention se dissout comme un comprimé d'Alka-Selzer un lendemain de blagues avinées...

Ivan le Fruste

A la relecture, je m'aperçois qu'il y a un malentendu : je ne stigmatise pas particulièrement ce commentaire, j'en serais même plutôt proche (fruste, sincère et – parfois ! - même clair) comme tu le soulignes avec ton acuité coutumière... C'est bien sa façon d'égratigner la *bien-pensance* de gauche qui m'a plu, fusté-je à mon tour égratigné...

Henri le Grincheux ne s'en laissa pas conter davantage et rétorqua en ces mots à Ivan :

Je préfère L'Aromate à L'Alpage et la truie du pâtissier à la truie.

J'ai voulu te convaincre de l'importance des guillemets ou du danger des copiés-collés hâtifs. La libération du peuple passera aussi par une observance exacte de la ponctuation

Nos lecteurs apprécieront la haute tenue littéraire de ce débat, dont l'ultima ratio est laissée à la ponctuation, élément essentiel dans le maniement de la langue et dont l'enseignement se perd chaque jour davantage.

Lien utile :

<http://www.liberation.fr/monde/0101123697-jorg-haider-le-bronze-de-l-extreme-droite-autrichienne>

Les interviews du Volantino Europeo : la photographie Ena



« Œuvre » d'Ena

Volantino Europeo : – Un journaliste que je ne nommerai pas a évoqué à votre sujet Lacan. Vous retrouvez-vous avec votre « œuvre » dans le nœud borroméen qui lie le réel, le symbolique et l'imaginaire ?

Ena – Mon « œuvre » est très inspirée par Lacan interprété au raz des pâquerettes. J'ai photographié des spirales qui relient entre elles une multitude de pages, mais si vous voulez extraire une de ces dernières sans l'abîmer, vous êtes obligé de défaire tout le recueil qui ne tient plus ensemble, ainsi en va-t-il du nœud borroméen, si un anneau lâche, le reste ne tient plus. Mon « œuvre » ne voudrait plus rien dire si l'on retirait les spirales et que les feuilles se mélangent. J'ai voulu exprimer à la fois le lien et la menace constante de sa destruction.

V.E. – Peut-on dire que votre « œuvre » est dépendante des spirales ?

Ena – Mon « œuvre » est une spirale vers le néant et la sagesse.

V.E. – Vous faites allusion au bouddhisme ?

Ena – Pas vraiment. Les recueils se succèdent dans des dossiers d'archives au fil des couleurs en allant du rouge en bas à gauche au noir en haut à droite et je vous citerai plutôt Rothko qui à la fin de sa vie ne peignait plus que du gris et du noir.



Apricale (IM), octobre 2008, JYF

V.E. – Avez-vous alors été inspirée par Rothko ?

Ena – Je m'oppose à Rothko par la verticalité de mon « œuvre ». Les bandes colorées de Rothko étaient surtout horizontales. J'utilise toute la gamme chromatique dans une « œuvre », alors que Rothko l'a étendue au cours de sa vie. Je veux exprimer ma vie par mon « œuvre ». Rothko ne voulait pas que son œuvre exprime sa vie. Et vous savez ce qu'il en a été. Son œuvre a été à l'image de sa vie, du plus coloré au plus sombre. Ce qu'on veut exprimer paradoxalement n'est pas toujours ce qu'on exprime.

V. E. – Vous utilisez beaucoup la couleur. Lui donnez-vous un sens ?

Ena – Dans mon « œuvre » le rouge intense exprime la relation que l'on peut trouver dans la passion amoureuse, c'est le feu, c'est chaleureux. On passe au jaune qui exprime la relation intellectuelle, qui peut paraître plus froide, mais qui est comme le soleil, tellement éclairante, de

même que je considère le coup de foudre comme un éclat de soleil. Ensuite le bleu, c'est le ciel, c'est la mer et l'horizon où se produit la relation fusionnelle, c'est la relation physique de ces deux éléments. Le vert n'est pas une couleur fondamentale, elle est déjà une combinaison de deux couleurs, ce qui nous oriente vers le social ou l'amitié que reprend le rouge sombre. Le blanc est la composition de toutes les couleurs et amène à la pureté de la relation. Je laisse au gris le soin d'exprimer quelque chose d'encore brouillon. Quant au noir, on y accède à partir du rouge après de nombreuses étapes et c'est la passion réduite en peau de chagrin. Mais ce n'est pas la fin, car la faim s'exprime encore par quelques tranches de couleur...

V. E. – Chaque couleur veut dire quelque chose. Peut-on dire que vous interprétez les couleurs ?

Ena – En effet c'est mon interprétation des couleurs qui se donne à être interprétée par le spectateur.

V.E. – Vous avez donné avec les couleurs et les spirales des clés de lecture de votre « œuvre », si je peux dire, mais que souhaiteriez-vous que le spectateur en retire ?

Ena – Une émotion simplement, car *l'émotion dépasse les mots...*

Propos recueillis en octobre 2008 à M.



Couleurs, Apricale (IM), octobre 2008 JYF

Syndicat de la Médecine Générale
Communiqué de presse
du 10 octobre 2008

Le SMG dénonce le projet de loi « Hôpital, Patients, Santé, Territoires » (1)

Ce projet accélère le transfert des activités « rentables » de l'hôpital public vers le secteur privé. Il développe l'activité libérale des médecins au sein de l'hôpital public avec paiement à l'acte et mise en place de statut de droit privé. Il laisse intacte la question du financement de l'hôpital public, lieu indispensable pour la prise en charge des pathologies lourdes et complexes et pour l'accès aux soins de tous.

Il n'agit pas sur les actuelles inégalités financières et territoriales d'accès aux soins ; bien au contraire, il les renforce, car la fermeture de services d'hôpitaux publics obligera les patients à consulter en cliniques privées sans garantie de tarifs opposables.

Il ne donne pas les moyens d'une autre organisation des soins qui permettrait la création de véritables « maisons de santé de proximité » (2) coordonnés avec les soins plus spécialisés et l'hôpital public.

Un échelon régional de coordination de la politique de santé, tel que les Agences Régionales de Santé, aurait pu être intéressant dans le cadre d'un fonctionnement réellement démocratique des institutions. Cela supposerait aussi la volonté politique d'étudier et repérer les causes environnementales des maladies, de mettre en place des politiques publiques permettant d'y remédier, et de réduire ainsi les inégalités sociales et territoriales de santé, mais actuellement rien n'est prévu en ce sens.

Ce projet doit être dénoncé par tous ceux qui ont à cœur l'accès aux soins des patients, le maintien d'une Assurance maladie solidaire et d'un service public hospitalier de qualité.

(1) Dossier complet sur le site du SMG
<http://www.smg-pratiques.info/-Projet-de-loi-Hopital-Patients-.html>

(2) Dossier : <http://www.smg-pratiques.info/-Analyse-sur-les-maisons-de-sante-.html>

Contacts : Marie Kayser : 06 86 55 80 02
Didier Ménard : 06 07 16 57 78
Elisabeth Péride : 06 81 14 31 90
52 rue Gallieni, 92240 Malakoff
Tél. : 01 46 57 85 85 – Fax : 01 46 57 08 60
e-mail : syndmedgen@free.fr –
site : <http://smg-pratiques.info>

Pour le retrait de la réforme ministérielle qui modifie les conditions d'intervention de la société civile dans les centres de rétention administrative !
[Communiqué]

Nous signataires, à la suite de nombreuses associations (*), exprimons notre préoccupation concernant le contenu du décret du 22 août 2008 et de l'appel d'offres consécutif qui modifient les conditions d'intervention dans les centres de rétention administrative (CRA) quant à l'aide à l'exercice des droits des étrangers.

La mission telle qu'exercée jusqu'à ce jour par la Cimade auprès des étrangers retenus dans les CRA afin « de les informer et de les aider à exercer leurs droits » sera remise en cause par ces nouvelles dispositions :

- la réforme dénature la mission car l'assistance à l'exercice effectif des droits des personnes retenues est désormais réduite à une seule mission d'information ;
- l'émiettement de cette mission contrarie toute observation, analyse et réaction d'ensemble sur la situation prévalant dans les centres de rétention. Il entrainerait, outre une inégalité de traitement, une réduction de la qualité de l'aide apportée aux étrangers ;
- l'ouverture de cette mission par voie d'appel d'offres de marchés publics à des opérateurs autres que les associations spécialisées menace l'exercice des droits fondamentaux des personnes retenues ;
- l'exigence de neutralité, de discrétion et de confidentialité revient à entraver toute parole publique de témoignage et d'alerte sur certaines situations contraires au respect des droits fondamentaux.

Cette volonté d'entraver l'action de la société civile est d'autant plus inquiétante qu'elle intervient dans un contexte marqué par une politique du chiffre en matière d'éloignement des étrangers et les menaces contenues dans la directive « retour » adoptée par le Parlement européen(**).

Nous, signataires, considérons que, telle qu'elle est envisagée, la réforme des conditions d'intervention en rétention n'est pas acceptable.

Nous exigeons du gouvernement de renoncer à sa réforme.

Nous demandons au gouvernement d'engager une concertation avec l'ensemble des organisations qui dans notre pays sont attachées au respect des droits des étrangers.

(*)

[DECLARATION inter associatives, Sur les dangers de la réforme ministérielle relative aux interventions de la société civile dans les centres de rétention administrative](#)
[Communiqué du Syndicat des Avocats de France](#)

[Appel lancé par le Gisti « Etrangers, silence on enferme ! »](#)

[Le Monde du 4 octobre : Eva JOLY :](#)

[Omerta sur les clandestins](#)

[Communiqué de la CIMADE](#)

[Communiqué d'Amnesty](#)

[Communiqué de presse du Réseau](#)

[Education Sans Frontières \(RESF\)](#)

[Communiqué de FTDA](#)

(**)

[Pour comprendre les enjeux de la Directive "retour"](#)

Pour signer la pétition en ligne,
utiliser le lien suivant :

<http://placeauxdroits.net/petition2/?petition=5>

Contro l'ideologia italiana



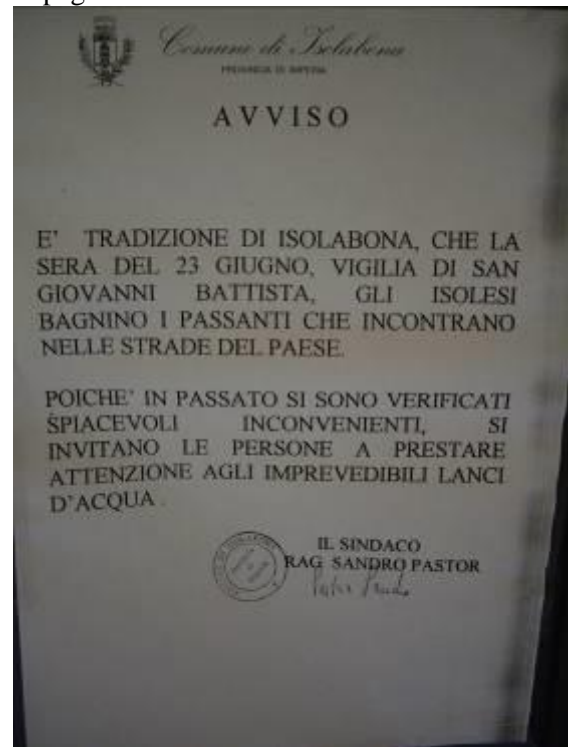
Ventimiglia, octobre 2008

L'ideologia italiana negli ultimi anni si è rafforzata fino a diventare un bastione possente, una 'corazza caratteriale' –per dirla alla Wilhelm Reich- che riveste il Paese e cancella/esclude/umilia le anomalie di individui e di interi gruppi sociali. Due frasi andrebbero scolpite nei marmi -spesso orrendi, esteticamente da far saltare- di cui si è riempita la Penisola: quella del *contractor* (è così che si deve dire) Fabrizio Quattrocchi, tragicamente ucciso a Baghdad il 14 aprile 2004, che ai suoi assassini disse "ora vi faccio vedere come muore un vero italiano" – scelgo la versione più diffusa; e quella dell'assessore regionale di Alleanza Nazionale Pier Gianni Gasperini che, dopo la strage di Erba affermò che "per sgozzare un bambino deve essere un animale, quindi non può essere uno di noi. La modalità è tipicamente islamica, fondamentalista e integralista" (1). E' così che un italiano muore, con dignità e coraggio (come muoiano gli iracheni da trent'anni a questa parte per dittatura, guerre sanguinosamente umanitarie, embargo, povertà, mancanza di cure mediche, autobombe, etc., ci interessa poco); ed è così che un italiano *non* uccide: noi uccidiamo con cura, con garbo, lindamente, e proprio se non se ne può fare a meno. Che poi a compiere il massacro di Erba siano stati due *padani* pressoché puri, *dü di nost*, come titolò La Padania (noi e gli altri, come nelle più spaventose culture tribali), non ha cambiato di molto il pensiero profondo: le responsabilità oggettive sempre saranno attribuite a Azouz Marzouk, spacciatore tunisino, canaglia per natura e nuovamente messo in carcere in fine 2007 –

come volevasi dimostrare, avrebbero aggiunto certi vecchi professori.

Si toccano qui i limiti della vita e della morte, le due soglie, l'ingresso e l'uscita dalla vita, e la potenza dell'essere umano di gestirli, quasi fosse una divinità. Queste frasi, brutali e nette, grondano di compiacimento, e di rimozioni: non è vero che l'Italia sappia solo coraggiosamente morire, dato che essa ha saputo e sa anche *barbaramente* uccidere. L'Italia ha partecipato in prima linea agli orrori del Novecento, dalla macelleria della prima guerra mondiale, vero spartiacque tra il Passato e il Presente perenne in cui viviamo, ai totalitarismi, alle guerre di aggressione contro altri popoli tra le imprese coloniali e il '42 (Eritrea, Libia, Etiopia, Jugoslavia, Grecia, Albania, Russia), guerre in cui gli italiani *brava gente* hanno devastato/stuprato/ammazzato/deportato, fatto terra bruciata, usato gas micidiali: gli italiani, in prima persona, italiani che non vanno salvati dalle loro responsabilità seguendo l'intuizione crociana del fascismo come 'parentesi', adottata dal regime repubblicano a partire dalla Liberazione, e quindi sostanzialmente innocenti, a differenza dei criminali tedeschi (tout court nazisti). Italia eternamente 'badogliana', orribilmente trasformista, che si autoassolve e continua. Come sono morti gli italiani in Jugoslavia, Albania o Russia so da letture e testimonianze, e dalle pagine di Mario Rigoni Stern e di Nuto Revelli, implacabili accusatori delle nostre guerre di aggressione. Come invece gli italiani hanno ucciso o uccidono pochi sanno dirlo: la nostra è stata una delle più riuscite operazioni di ripulitura e riciclaggio politico/culturale di tutti i tempi. Che singoli o gruppi di italiani abbiano operato con giustizia anche in momenti estremi, deve essere riconosciuto, ma questo non può cancellare la sorte riservata ai patrioti e alle popolazioni civili in Libia, in Etiopia e in Jugoslavia, a quei bambini ebrei jugoslavi portati a morire nel lager *italiano* di Rab/Arbe (2), e non può far dimenticare le leggi razziali del 1938, favorite dall'antisemitismo latente nei Paesi cristiani - peraltro ancora attivo, nonostante un filosemitismo di facciata che è solo una presa d'atto della forza politica e militare dello Stato di Israele-, e i crimini di Salò.

Tutto questo ci porta all'oggi, alla stratificazioni del pensiero che producono ideologia e pregiudizi, che raschiano il fondo del barile del nostro orgoglio e lo sputano contro l'*altro*, sotto forma di 'missioni di pace' (ed esportazioni d'armi *made in Italy*) o di campagne securitarie.



Isolabona (IM), juin 2008 (voir la traduction dans la version française)

L'ipocrisia dell'ideologia egemone farebbe saltare sulla sedia ogni onesto liberale e gli insulti che uomini politici e intellettuali riversano contro ogni differenza/diversità sarebbero da antologia, se non ci fosse stato quell'azzeramento del pensiero critico generante apatia, oppure atti unici di rivolta. Noi ci riteniamo un popolo di assassinati, sia pure a maggior gloria del capitale, come nella tragedia di Marcinelle (e giù lacrime postume e patriottarde per i minatori sepolti, 'martiri' che spero imprechino dalle tombe contro i monumenti per loro eretti); mentre non siamo, non possiamo essere un popolo *anche* di assassini. E' da qui che vengono le reazioni squilibrate a episodi di cronaca spaventosi, ma che una politica razionale e minimamente umana ha/avrebbe il compito di governare. Un 'rom ubriaco al volante uccide 4 ragazzi italiani' (ad Appignano sul Tronto)? Rom vs italiani, quasi una volontaria/scientifica pulizia etnica, altro che *omicidio colposo!* Parte l'indignazione

nazionale, partono le ronde, le spedizioni punitive, e il campo rom dove risiedeva Marco Ahmetović viene raso al suolo in una vera e propria rappresaglia. Scrive a questo proposito Mario Marazziti: “...Tutti gli autori che hanno scritto delle ‘degenerazioni degli ebrei’ hanno alimentato la letteratura e le favole sull’istinto naturale a delinquere dei rom. Ma quando si rade al suolo un’intera baraccopoli zingara nelle Marche perché un ragazzo ubriaco (rom) ha investito dei poveri passanti, nessuno si scandalizza. E, per fortuna, nessuno rade al suolo il condominio dei ragazzi e delle ragazze ubriachi (non rom) che popolano le cronache delle ultime settimane...” (3). Un plauso a certa stampa borghese, ai Marazziti, Spinelli, Rondolino, che parole forti hanno scritto e che spero continueranno a scrivere (ma gli altri, i *centrosinistri* di Repubblica, certi esponenti ‘veltronizzati’, ‘cofferatizzati’, Milziade Caprili senatore di Rifondazione, in un’intervista penosa sempre a Repubblica (4), e certo senso comune, servizi del TG2, trasmissioni come “Porta a porta” o altre ‘innocue’ del pomeriggio: sgangherate parole sparse), un plauso a Liberazione, al Manifesto, a Carta, e a tanti altri fogli locali/universali, cartacei o elettronici. Bruciare tutte le case degli ‘assassini’, ricorrere a punizioni collettive –come a Gaza-, sradicare il marcio da ogni casa, da ogni corpo, e ripetere l’operazione con sistematicità, con accanimento, ma risparmiando le case degli ‘italiani veri’, cioè degli indigeni (5)? Questa sarebbe una soluzione, ma per attuarla occorrerebbero masnade armate di ‘cittadini indignati’ guidati da sindaci amanti della legalità, possibilmente ex comunisti e/o leghisti neonazisti, accompagnati da esorcisti ratzingeriani come cappellani: ma non siamo a questo punto, vero?

L’auteur de l’article, Gianluca Paciucci, enseignant, poète et écrivain, est un collaborateur régulier de la revue italienne *Guerre & Pace*, où ce texte est paru en février 2008. Nous remercions Gianluca de nous avoir autorisé sa publication ici.

<http://www.mercatiesplosivi.com/guerrepace/index.html>



Isolabona (IM), 2008

Nel 2007 l’Italia ha visto crescere l’industria della devastazione (incendi apocalittici, spazzatura a mucchi per le strade della Campania, stragi d’operai come nell’Ottocento (6), dismissioni assassine – dalle mie parti, nel genovese, tra la Stoppani di Cogoleto e l’Ilva di Cornigliano tonnellate di rifiuti tossici vengono sparsi nell’aria e nel suolo, e a mani nude certi proletari trasportano fanghi di veleni accelerando così la fine dell’industria pesante, nonché della propria vita), dello stupro in famiglia, dell’infelicità sessuale, delle malversazioni politiche (lotta di classe contro i poveri, spostamento di ricchezza verso i ricchi e elemosine ai *degni e meritevoli*), del lavoro nero; e proprio in quest’Italia cresce la richiesta di ‘legalità’ nei confronti di immigrati, lavavetri, prostitute e prostituti, mendicanti, vagabondi, richiesta guidata da sindaci di sinistra, da progressisti benpensanti – ovvero da gente che non vuole ragionare e che non sa governare fenomeni in fondo limitati, numericamente e per diffusione territoriale, e in ogni caso propri dell’attuale fase dello sviluppo (sic) capitalistico globale. Se nelle imprese coloniali la ‘conquista dell’altro’ semplicemente avveniva nello sterminio e nell’assoggettamento, in quelle di casa nostra essa viene ridotta al secondo dei termini, non potendo per ora praticare altre forme, che pure attraggono: la deportazione di massa, i forni (la popolazione ‘esasperata’ di Pavia questo avrebbe gridato ai rom, ‘ai forni’, appunto, verbalmente ripercorrendo quanto politiche efferate, nazionalsocialiste o socialdemocratiche, hanno praticato per tutto il Novecento,

sterminio o sterilizzazioni –nella placida Svezia, ad esempio). Le democrazie poste davanti alle irriducibilità, ovvero alla vita complessa, sporca o esemplarmente pulita, ma sempre sgusciante: se è vero che mai una democrazia ha portato guerra a un'altra democrazia (vulgata neoliberista, da Galli della Loggia a decine d'ex ultrasinistri arrabbiati, ieri come oggi, ma dall'altro lato della barricata), è incontestabile che le democrazie hanno sempre portato guerra – con ragioni spietate e quasi mai condivisibili- a *non democrazie*, o meglio a *popoli colpevoli di non democrazia*, nativi d'America, filippini, cubani, tedeschi, giapponesi, vietnamiti, nicaraguegni, serbi, iracheni, etc., da bombardare/redimere in quanto oggettivamente complici dei loro tiranni. Da noi, oggi, i *colpevoli di non democrazia* sono gli immigrati, diversi nei costumi e perciò barbari, veri *alieni* che lavorano per noi ma che devono star lontani da noi, in uno sviluppo separato che non è più un'idea del passato ma conseguenza diretta delle dinamiche presenti (7).

Scena planetaria e italiana, nelle nostre strade: l'economia implacabile esclude masse crescenti di persone, e ne include altrettante di schiavi, da noi come nei ricchi Paesi del petrolio, in Cina come nelle Americhe; al tempo stesso crea differenze e assimilazioni, cooptazioni e allontanamenti. Ricorro ancora una volta all'articolo sopra citato di Marazziti che scrive: "...il problema non sono i reati. Un Paese normale colpisce i reati e neutralizza chi li commette. I reati dipendono dalla povertà e dalla marginalità, non dalla presunta 'cultura zingara'. I numeri sono piccoli. Non c'è alibi a una politica seria di integrazione". Ecco: non c'è alibi, una volta *de-etnicizzato il problema*. Non c'è alibi per un popolo che riconosca il proprio originale contributo all'orrore del Novecento, che non si autoangelizzi, che non si senta depositario di un'anomalia positiva, di un'eccezione in realtà da sempre indecentemente folkloristica. Sbaragliare questa rozza ideologia italiana dovrebbe essere uno dei compiti di un'intellettualità diffusa e non disincantata, legata a movimenti numericamente consistenti oppure simbolicamente/localmente rilevanti, tesa a contrastare quanto di

velenoso ormai è penetrato –ma niente è irreversibile- nella pelle della nostra gente, e in quella di molti di noi.

Gianluca Paciucci

1. (1) Questa e altre preziosissime indicazioni ho trovato in Corrias, Pino, Vicini da morire, Milano, Mondadori, 2007, pp. 249, sulla 'strage di Erba e il Nord divorato dalla paura'. Tragica lucida premonizione in Bettin, Gianfranco, L'erede. Pietro Maso, una storia dal vero, Milano, Feltrinelli, 1992, ora in Eredi. Da Pietro Maso a Erika e Omar, Milano, Feltrinelli, 2006, pp. 224. Insieme alle parole di Gasperini, Corrias riporta quelle di Gasparri, Borghezio, Stiffoni, Castelli, e tante altre andrebbero ricordate: da sole basterebbero a tenerli fuori da ogni civile consenso.
2. (2) Vedi almeno, nella imponente e trascurata bibliografia, Di Sante, Costantino (a cura di), Italiani senza onore, i crimini in Jugoslavia e i processi negati (1941-1951), Verona, Ombre Corte, 2005, pp. 270, e Capogreco, Carlo Spartaco, I campi del duce. L'internamento civile nell'Italia fascista (1940-1943), Torino, Einaudi, 2004, pp. 314.
3. (3) Marazziti, Marco, "Non c'è pace per i rom", La Stampa, 14/08 2007.
 - (4) Intervista al sen. Milziade Caprili pubblicata col titolo "La gente è stanca dei rom, parola di comunista", La Repubblica, 5/11 2007.
 - (5) Per una riflessione su cittadino/indigeno v. Castel, Robert, La discrimination négative. Citoyens ou Indigènes, Paris, Seuil, 2007, pp. 144.
 - (6) Con Prodi e Berlusconi, e certa stampa, Il Sole24 ore ad esempio, squallidamente a scoprire con parole che gridano giustizia *che la classe operaia esiste*, che vive male e muore peggio, dopo interi decenni in cui hanno sfacciatamente sostenuto il contrario. Il Paese intero si sarebbe dovuto fermare per vergogna, rispetto e rabbia. Così non è stato, nemmeno alla settima vittima della Thyssenkrupp, tra i fumi delle feste.
 - (7) Questo tema è stato ben sviluppato da Fabrizio Rondolino in un art. dal titolo "Rom, qualcosa di sinistra", La Stampa, 9/11 2007.

Contre l'idéologie italienne



Ventimiglia, juin 2008

L'idéologie italienne, durant ces dernières années, s'est renforcée jusqu'à devenir un bastion puissant, une « cuirasse caractérial » - pour le dire comme Wilhelm Reich - qui recouvre le pays et annule/exclut/humilie les anomalies d'individus et de groupe sociaux entiers. Deux phrases devraient être gravées sur les stèles de marbre – souvent horribles, qui sont à faire exploser d'un point de vue esthétique -, dont la péninsule s'est recouverte : celle du *contractor* (c'est ainsi qu'il faut dire [fournisseur de l'armée, NdT]) Fabrizio Quattrocchi, tragiquement tué à Bagdad le 14 avril 2004, qui dit à ses assassins : « et maintenant je vais vous faire voir comment meurt un vrai Italien » - je choisis la version la plus répandue ; et celle de l'assesseur régional de l'Alliance Nationale, Pier Gianni Gasperini, qui affirma après la tragédie d'Erba* : « pour égorger un enfant, il faut être un animal, donc il ne peut s'agir de l'un des nôtres. La modalité est typiquement islamique, fondamentaliste et intégriste » (1). C'est ainsi que meurt un Italien, avec dignité et courage (à ce niveau, de savoir comment meurent les Irakiens depuis trente ans – dictature, guerres sanguinairement humanitaires, embargo, pauvreté, manque de médicaments, voitures piégées, etc. – nous intéresse peu) ; et c'est ainsi qu'un Italien *ne tue pas* : nous, nous tuons avec soin, avec délicatesse et affectation, et seulement si on ne peut pas l'éviter. Et pourtant, que ceux qui ont commis le massacre d'Erba aient été deux Padaniens [de la Padanie, NdT] presque purs, *dü di nost*, comme titra *La Padania* (nous et les autres, comme dans les plus épouvantables

cultures tribales), n'a pas changé beaucoup la pensée profonde : les responsabilités objectives seront toujours attribuées à Azouz Marzouk, trafiquant tunisien, canaille de nature et à nouveau mis en prison fin 2007 – *ce qu'il fallait démontrer*, auraient ajouté certains vieux professeurs.

On touche ici aux limites de la vie et de la mort, les deux seuils, l'entrée et la sortie de la vie, et à la puissance de l'être humain pour les gérer, presque comme s'il était une divinité. Ces phrases, brutales et nettes, ruissellent de complaisance et de refoulements : il n'est pas vrai que l'Italie sache seulement mourir courageusement, vu qu'elle a su et sait aussi tuer *avec barbarie*. L'Italie a participé en première ligne aux horreurs du 20^{ème} siècle, de la boucherie de la Première Guerre mondiale, véritable ligne de partage des eaux entre le Passé et le Présent perpétuel dans lequel nous vivons, aux totalitarismes, aux guerres d'agression contre d'autres peuples, entre les expéditions coloniales et 1942 (Erythrée, Lybie, Ethiopie, Yougoslavie, Grèce, Albanie, Russie). Pendant toutes ces guerres, les Italiens, de braves gens (*brava gente*) s'il en est, ont dévasté, violé, tué, déporté, pratiqué la politique de la terre brûlée et utilisé des gaz mortels : les Italiens en personne, les Italiens qui ne sont plus exonérés de leurs responsabilités selon l'intuition « croicienne » ** du fascisme envisagé comme « parenthèse », intuition adoptée par le régime républicain à partir de la Libération et qui les rendrait substantiellement innocents, à l'opposé des criminels allemands (en clair, les nazis). L'Italie éternellement « badoglienne »***, horriblement transformiste, qui s'auto-absout et continue son chemin. Comment sont morts les Italiens en Yougoslavie, Albanie ou Russie, je le sais par des lectures et des témoignages, par les pages de Mario Rigoni Stern [disparu le 16 juin 2008, NdT] et Nuto Revelli, implacable accusateur de nos guerres d'agression. Comment au contraire les Italiens ont tué ou tuent, peu savent le dire : notre façon de faire a été une des opérations de nettoyage et de recyclage politique et culturel les plus réussies de tous les temps. Que des individus ou des groupes d'Italiens aient opéré avec justice, même dans les moments extrêmes, doit être reconnu, mais ceci ne peut effacer le sort fait aux patriotes et aux populations civiles en

Lybie, Ethiopie et Yougoslavie, aux enfants juifs yougoslaves emmenés dans le lager *italien* de Rab/Arbe (2) pour y mourir. Et ne peut pas davantage faire oublier les lois raciales de 1938, favorisées par l'antisémitisme latent dans les pays chrétiens – encore actif au demeurant, malgré un philosémitisme de façade qui est seulement une prise en compte de la force politique et militaire de l'Etat d'Israël -, ni les crimes de la République de Salo.



Giuseppe Garibaldi, Nice, 2008

Tout ceci nous amène à aujourd'hui, à la stratification de la pensée que produisent idéologie et préjugés, qui raclent le fond du baril de notre orgueil et le crachent sur l'*autre*, sous la forme de « missions de paix » (et d'exportations d'armes *made in Italy*****) ou de campagnes sécuritaires. L'hypocrisie de l'idéologie dominante ferait bondir sur son siège tout honnête libéral et les insultes que les hommes politiques et les intellectuels déversent contre toute différence/diversité seraient tout justes bonnes à mettre dans une anthologie, s'il n'y avait pas cette annihilation de la pensée critique génératrice d'apathie ou d'actes de révolte sans lendemain. Nous nous considérons comme un peuple d'assassinés, même si c'est pour la plus grande gloire du capital, comme dans la tragédie de Marcinelle***** (et coulent les larmes

posthumes et patriotardes pour les mineurs ensevelis, « martyrs » dont j'espère qu'ils pestent depuis leurs tombes contre les monuments érigés à leur mémoire); cependant, nous ne sommes pas, nous ne pouvons pas être un peuple *également* d'assassins. C'est de là que viennent les réactions déséquilibrées face à des faits divers certes épouvantables, mais qu'une politique rationnelle et un minimum humaine a/aurait le devoir de contrôler. « Un Rom ivre au volant tue quatre jeunes gens italiens » (à Appignano sul Tronto) ? Rom contre Italiens, quasiment une volontaire/scientifique purification ethnique, rien à voir avec un *homicide par imprudence* ! L'indignation nationale se met en route, les rondes et les expéditions punitives aussi, et le campement rom où résidait Marco Ahmetovic est rasé au sol au cours d'une véritable opération de représailles. A ce sujet, Mario Marazziti écrit : « Tous les auteurs qui ont écrit sur la *dégénérescence des Juifs* ont alimenté les fables et la littérature sur l'instinct naturel des Rom pour la délinquance. Mais quand on rase au sol l'intégralité d'un baraquement tzigane dans les Marches parce qu'un jeune homme ivre (rom) a renversé de malheureux passants, personne ne se scandalise. Et, par chance, personne ne rase au sol les immeubles d'habitation des jeunes hommes et des jeunes filles ivres (non rom) qui peuplent les rubriques de faits divers des dernières semaines ... » (3). Un bravo à une certaine presse bourgeoise, aux Marazziti, Spinelli, Rondolino, qui ont écrit de fortes paroles et qui j'espère continueront à le faire (mais que font les autres, ceux du centregaulche de *La Repubblica*, certains représentants « veltronisés » [influencés par Veltroni, le grand perdant des élections de ce printemps 2008, NdT] ou « cofferratisés » [de Cofferati, maire de Bologne, NdT], Milziade Caprili, sénateur de Refondation, dans une pénible interview à *La Repubblica* (4), un certain sens commun, le journal télévisé TG2, des émissions comme « Porte à porte » ou autres « balivernes » de l'après-midi : paroles vulgaires et éparpillées). Un bravo à *Liberazione*, à *Il Manifesto*, à *Carta* et à tant d'autres publications locales/universelles, sur papier ou électroniques. Brûler toutes les maisons des « assassins », recourir à des punitions collectives – come à Gaza -, éradiquer la pourriture de chaque maison, de chaque corps, et répéter systématiquement

l'opération, avec acharnement, mais en épargnant les maisons des « véritables Italiens », c'est à dire des indigènes (5) ? Ceci serait une solution, mais pour l'appliquer, il faudrait des bandes de « citoyens indignés » menées par des maires aimant la légalité, si possible ex-communistes et/ou ligueurs [de la Ligue lombarde NdT], et accompagnés par des exorcistes « ratzingeriens » comme aumôniers : mais nous n'en sommes pas là, n'est-ce pas ?

En 2007, l'Italie a vu croître l'industrie de la dévastation (incendies apocalyptiques, monceaux d'ordures dans les rues de Campanie, massacres d'ouvriers comme au 19^{ème} siècle (6), négligences assassines – dans ma région, près de Gênes, entre la Stoppani [peintures spéciales pour les navires, NdT] de Cogoleto et l'Ilva [aciéries, NdT] de Cornigliano, des tonneaux de déchet toxiques sont dispersés dans l'air et le sol, et certains prolétaires transportent à mains nues des boues empoisonnées, accélérant ainsi la fin de l'industrie lourde, mais aussi de leur propre vie). Elle a vu augmenter aussi les viols intrafamiliaux, l'insatisfaction sexuelle, les malversations politiques (lutte des classes contre les pauvres, déplacement des richesses vers les plus riches et aumônes consenties aux personnes *dignes et méritantes*), le travail au noir. Et c'est précisément dans cette Italie que croît la demande de *légalité* envers les immigrés, les laveurs de pare-brises, les prostitué(e)s, les mendiants, les vagabonds, une demande conduite par des maires de gauche, des progressistes bien-pensants, ou bien par des gens qui ne veulent pas raisonner ou ne savent pas gérer des phénomènes au fond limités, numériquement et en termes de diffusion dans le pays, mais en tous les cas spécifiques de la phase actuelle de développement (sic) capitaliste global. Si dans les entreprises coloniales, la « conquête de l'autre » se faisait simplement par l'extermination et l'assujettissement, dans celles de notre pays, cette conquête est réduite au seul second terme, puisqu'il n'est pas possible pour l'heure de recourir à d'autres formes, qui cependant attirent : la déportation de masse, les fours (la population « exaspérée » de Pavie aurait crié en direction des Rom « au four ! », précisément, parcourant à nouveau verbalement ce que des politiques épouvantables, national-socialistes ou social

démocrates, ont pratiqué pendant tout le 20^{ème} siècle, extermination et stérilisations – dans la paisible Suède, par exemple).

Les démocraties sont en face de l'irréductibilité, ou encore de la vie complexe, sale ou exemplairement propre, mais qui toujours échappe : s'il est vrai que jamais une démocratie n'a fait la guerre à une autre démocratie (vulgate néolibérale, de Galli della Loggia [historien et journaliste italien né en 1942, NdT] à des dizaines d'ex de l'extrême gauche en colère, hier comme aujourd'hui, mais toujours de l'autre côté de la barricade), il est incontestable que les démocraties ont toujours fait la guerre – pour des raisons impitoyables et pratiquement jamais partagées – à des *non démocraties*, ou plus exactement à des *peuples coupables de non démocratie*, les natifs de l'Amérique, les Philippins, les Cubains, les Allemands, les Japonais, les Vietnamiens, les Nicaraguayens, les Serbes, les Irakiens, etc. , à des peuples qu'il fallait bombarder/racheter, puisqu'ils étaient objectivement complices de leurs tyrans. Chez nous, aujourd'hui, les *coupables de non démocratie* sont les immigrés, différents dans leurs coutumes et par conséquent barbares, véritables *autres* qui travaillent pour nous mais doivent rester loin de nous, dans un développement séparé qui n'est plus une idée du passé, mais bien une conséquence directe des dynamiques à l'œuvre actuellement (7).

Scène planétaire et italienne dans nos rues : l'économie implacable exclut des masses croissantes de personnes, en exclut autant en qualité d'esclaves, chez nous comme dans les riches pays du pétrole, en Chine comme aux Amériques. En même temps, l'économie crée différences et assimilations, cooptations et éloignements. J'ai recours une fois encore à l'article de Marazziti cité plus haut : « ... le problème, ce ne sont pas les délits. Un pays normal s'en prend aux délits et neutralise qui les commet. Les délits dépendent de la pauvreté et de la marginalité, non d'une présumée « culture tsigane ». Leur nombre est réduit. Il n'y a pas d'excuse pour ne pas faire une politique sérieuse d'intégration ». Voici : il n'y a pas d'excuse, *une fois dé-ethnalisé le problème*. Il n'y a pas d'excuse pour un peuple qui reconnaîtrait sa contribution propre et originale aux horreurs du 20^{ème} siècle, qui ne s'autoproclamerait pas angélique, qui ne se

sentirebbe pas dépositaire d'une anomalie positive, d'une exception en réalité indécemment et depuis toujours folklorisée. Mettre en déroute cette grossière idéologie italienne devrait être un des devoirs d'une classe intellectuelle nombreuse et non désenchantée, alliée à des mouvements numériquement importants, - ou encore symboliquement/localement significatifs -, obligée de lutter contre ce qui a pénétré d'empoisonné – mais rien n'est irréversible – dans la peau des habitants de notre pays et de beaucoup d'entre nous.

Gianluca Pacciuci

*Erba, fait divers épouvantable remontant à janvier 2007

<http://www.repubblica.it/2007/01/sezioni/cronaca/erba-2/erba-2/erba-2.html>

** D'après la philosophie de Benedetto Croce (1866-1952), philosophe, historien et écrivain, fondateur du Parti libéral italien.

*** Pietro Badoglio, maréchal italien, fut le chef du gouvernement après la chute de Mussolini en 1943. Il annonça en juillet l'intention de poursuivre la guerre, tout en envoyant des émissaires secrets pour conclure une paix séparée avec les Alliés.

**** On repense avec une sombre perplexité aux scandales des années 90 déclenchés par les affiches Benetton. Elles montraient assurément quelque chose de « vrai » (NdT).

***** Section de la commune de Charleroi (B), où a eu lieu le 8 août 1956 une terrible catastrophe minière (incendie) qui fit 262 victimes.

(Traduction et notes de Jean-Yves Feberey)

Notes de l'auteur :

1. (1) Questa e altre preziosissime indicazioni ho trovato in Corrias, Pino, Vicini da morire, Milano, Mondadori, 2007, pp. 249, sulla 'strage di Erba e il Nord divorato dalla paura'. Tragica lucida premonizione in Bettin, Gianfranco, L'erede. Pietro Maso, una storia dal vero, Milano, Feltrinelli, 1992, ora in Eredi. Da Pietro Maso a Erika e Omar, Milano, Feltrinelli, 2006, pp. 224. Insieme alle parole di Gasperini, Corrias riporta quelle di Gasparri, Borghezio, Stiffoni, Castelli, e tante altre andrebbero ricordate: da sole basterebbero a tenerli fuori da ogni civile consenso.
2. (2) Vedi almeno, nella imponente e trascurata bibliografia, Di Sante, Costantino (a cura di), Italiani senza onore, i crimini in Jugoslavia e i processi negati (1941-1951), Verona, Ombre Corte, 2005, pp. 270, e Capogreco, Carlo Spartaco, I campi del duce. L'internamento civile nell'Italia

fascista (1940-1943), Torino, Einaudi, 2004, pp. 314.

3. (3) Marazziti, Marco, "Non c'è pace per i rom", La Stampa, 14/08 2007.

(4) Intervista al sen. Milziade Caprili pubblicata col titolo "La gente è stanca dei rom, parola di comunista", La Repubblica, 5/11 2007.

(5) Per una riflessione su cittadino/indigeno v. Castel, Robert, La discrimination négative. Citoyens ou Indigènes, Paris, Seuil, 2007, pp. 144.

(6) Con Prodi e Berlusconi, e certa stampa, Il Sole24 ore ad esempio, squallidamente a scoprire con parole che gridano giustizia *che la classe operaia esiste*, che vive male e muore peggio, dopo interi decenni in cui hanno sfacciatamente sostenuto il contrario. Il Paese intero si sarebbe dovuto fermare per vergogna, rispetto e rabbia. Così non è stato, nemmeno alla settima vittima della Thyssenkrupp, tra i fumi delle feste.

(7) Questo tema è stato ben sviluppato da Fabrizio Rondolino in un art. dal titolo "Rom, qualcosa di sinistra", La Stampa, 9/11 2007.



Isolabona, 30 août 2008

Traduction de l'avis de la Commune d'Isolabona (page 7) :

Il est de tradition à Isolabona, que dans la soirée du 23 Juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, les habitants du village aspergent les passants qu'ils rencontrent dans les rues.

Comme de regrettables incidents se sont produits dans le passé, nous invitons les personnes à prêter attention à d'imprévisibles jets d'eau.

Signé : Le Maire, Rag. Sandro Pastor

Souvenirs de voyage

Nous remercions vivement le Docteur Alain Salimpour de nous avoir autorisés à publier la traduction de son article, écrit en persan et publié dans la revue PAYAM (New-York).

De retour de mon dernier voyage en Israël, j'aurais souhaité vous faire parvenir les photos que j'avais prises des différents coins de ce pays. Mais, tout d'abord, il n'y aurait pas eu assez de place dans le magazine pour imprimer toutes ces photos et d'autre part, les photos en couleur perdent de leur qualité quand elles sont reproduites en noir & blanc. Ainsi donc, je me suis résigné à vous envoyer quelques photos sélectionnées de l'une des plus célèbres avenues de Jérusalem. Et avec elles, les sentiments qu'elles ont éveillées en moi.

Ce qui a fait l'objet de mon admiration dans l'avenue « Ben Yehouda » a été le nombre de musiciens « ambulants ». Dans un coin de la rue, un homme d'âge moyen joue de la mandoline. Plus loin, une jeune femme, accompagnée d'un flûtiste, chante pendant qu'elle caresse de ses doigts une harpe primitive. Le violoniste qui joue la « campanella » de Paganini a dû être un jour, interprète dans un des orchestres symphoniques de l'ex-union soviétique.



Carla van der Werf, Israël, 2008

Le nombre grandissant de « barbus » à Jérusalem m'a chagriné, en me faisant penser au clergé de l'Iran. Mais, un petit groupe parmi eux a tout de même atténué ce sentiment, puisque l'un d'eux jouait de la clarinette, un autre du violon et le 3^{ème} du « tam-tam ». Ils avaient créé une telle ambiance joyeuse, que des passants s'arrêtaient et, pris dans le rythme, les accompagnaient par des mouvements de la tête, des mains ou des pieds....

Assis sur la terrasse du café Rimon, je parlais du passé et du futur avec ma vieille amie « Z ». Café Rimon, c'est ce fameux café où, quelques

années auparavant, un humanoïde s'était fait exploser en massacrant les jeunes gens qui s'y étaient rendus pour prendre une glace ou boire un café.

Les sirènes des ambulances ont rompu la sérénité de notre conversation. Une heure plus tard, j'apprenais que dans la rue d'à côté, un autre assassin avait lancé son tracteur sur des piétons innocents, en tuant 6 et blessant plus de 40 autres. Le lendemain, les journaux ont diffusé la photo d'un petit enfant que sa mère avait réussi à jeter à l'extérieur de sa voiture, avant d'être broyée elle-même par ce tracteur.

Par le même journal, j'ai appris que la famille de cet assassin avait célébré ce drame en dansant et en distribuant des bonbons. « *La danse macabre* » de Saint Saens m'est venue à l'esprit. Dans ce poème symphonique, inspiré par l'œuvre d'Henri Cazalis. Saint Saens, illustre par le son du violon, un squelette qui commence à se lever et sort de sa tombe. Il est suivi par d'autres cadavres avec qui il commence une danse macabre.

J'ai pensé à ces pauvres êtres, qui subissent un lavage de cerveau, au point de perdre leur âme, devenant ainsi des humanoïdes, enterrés au fond des gouffres de l'ignorance et de la barbarie. Tels dans *la danse macabre*, ils quittent de temps à autres leur tombeau, pour assassiner quelques innocents avant leur danse macabre puis ils y retournent à nouveau. J'ai eu de la peine pour eux.

Pendant quelques instants, je me suis senti l'âme de philosophe. J'ai pensé à l'être et le néant, à la vie et à la mort. Je me suis interrogé sur l'énigme de la pérennité du peuple juif. Depuis 2600 ans, on les persécute et pourtant, résistant et fier, il continue à vivre et à rayonner. Mon voyage dans la région de la Mer de Sel, où je m'étais rendu pour participer à la Bat Mitzva d'une jolie jeune fille nommée Loren, a résolu cette énigme.



Carla van der Werf, Israël, 2008

Vous avez bien lu, j'ai bien écrit « la mer de sel ». Ne vous êtes-vous jamais interrogé sur le nom de cette mer ? Dans la plupart des langues, du moins celles que je connais, cette mer est baptisée « Mer Morte », parce que dépourvue de poissons et de tout autre trace de vie. Il Mare Morte (en italien), El Mar Muerte (en espagnol), The Dead Sea (en anglais), Das Totes Mar (en allemand), Mürtvde More (en russe), Bahr al Myete (en arabe). On dirait que les iraniens n'ont pas voulu traduire ce vocable, préférant garder le terme arabe, en supprimant « al » Bahré Myete.

Seuls les juifs l'appellent la « Mer de Sel » Sel, symbole de la vie. Si le sang qui circule dans nos veines en était dépourvu, il se transformerait en poison mortel. Si sa densité venait à diminuer dans les mers et les océans, plus de la moitié des êtres qui y vivent disparaîtraient. Et puis dans la langue persane pour insister sur la douceur d'une jolie fille, ne dit-on pas qu'elle a du sel ? Certains interprètes de la Torah expliquent que si la femme de Loth, neveu d'Abraham ayant désobéi à D... (en regardant en arrière) fut transformée en statue de sel, ce n'est pas par hasard. Elle aurait pu, en effet, être transformée en statue de pierre, de granit ou de marbre ...Mais, disent-ils, lorsqu'elle servit le repas aux hôtes de passages, Loth lui demanda d'amener du sel, ce à quoi elle répondit *que servir un repas aux invités qui n'en étaient pas réellement était déjà une faveur. Ajouter du sel, denrée rare et luxueuse de l'époque, c'en était trop.* D... en aurait pris ombrage et au moment de la punir s'en serait souvenu.

Naturellement, vous me direz, c'est une légende, je vous le concède. Mais toutes légendes ne s'enracinent-elles pas dans les éléments d'un passé lointain ?

Savez-vous que le mot « salaire » en français vient du mot « sel » en latin ? En effet, les romains payaient leurs ouvriers avec une somme qui devait leur permettre d'acheter du sel.

Eh oui, avec leurs revenus, ils n'achetaient pas de l'or ou de l'argent mais juste du sel...

Cette poudre blanche qui donne tant de goût aux aliments insipides.

Vous ne me croyez pas ? Essayez donc pendant deux jours de suivre un régime sans sel absolu ! Il paraît que le mot « soldat » en anglais (soldier) tiendrait aussi sa racine dans le mot « sel » mais je n'en ai pas la confirmation. Voilà ! Cette Mer Morte, le point le plus profond de la terre (- 417m), les juifs en ont fait un centre de recherche et de sciences et l'ont

appelé « Mer de Sel ». Chacun de ses éléments peut alléger les souffrances dues à l'usure d'un squelette fragile et guérir des maladies cutanées.

D'aucuns seraient tentés d'affirmer que ne pas utiliser le mot « mort » par les juifs pourrait traduire leur angoisse de la mort voire son déni.

Il n'en n'est rien. Il est rare de voir dans une religion ou dans une culture un tel respect des morts que dans le judaïsme. Il suffit de constater l'obstination d'Israël pour récupérer le cadavre d'un seul de ses soldats en échange de dizaine voire de centaines de prisonniers ou terroristes ennemis. En réalité, ce qui les intéresse le plus c'est la vie. A tel point que pour la préserver ils peuvent même transgresser la loi la plus sacrée du judaïsme qui est le chabbath. On dirait qu'ils ont fait « leur » ce merveilleux proverbe arabe qui dit :

« Vis comme si l'éternité était devant toi et prépare ta mort comme si ce jour devait en être ton dernier »

Dans la station de bus, parmi les passagers, je vois deux jeunes filles arabes vêtues de leur habit traditionnel et soudain, je m'émerveille, comme si je me trouvais devant un beau tableau de Rembrandt. En effet, on peut voir imprimés sur le tissu de la robe d'une d'entre elles, des petits cœurs et le mot « love »

« Bonne nouvelle, Ô mon coeur !

Je sens arriver le souffle du Messie

Puisque de son doux parfum

Me parvient le signe de la présence d'un autre »
Hafez

Un bonheur intérieur m'envahit. Le poème qui introduit le 4^{ème} chapitre du merveilleux livre du Dr Khalil Taherzadeh, *Introduction à la réflexion sur l'être et le néant*, me vient à l'esprit.

« Le Maître, bâtisseur de l'univers,

Avait pour but l'amour

Le monde n'en fut qu'un prétexte ».

Alain Salimpour (Nice), juillet 2008



Carla van der Werf, Jérusalem, 2008

Cœur. Poumon



Cliché coll. part. Dr J. Hannibal F., non daté

Sanglant ? Même pas, le cœur et les poumons de la bête ont été sortis de leur logement, accrochés par la trachée au crochet. Un fin liseré rosé entoure les anneaux trachéaux. Le cœur d'un rouge sombre avec une collerette grasse blanc beurre tranche avec le rose des deux masses pulmonaires qui l'enserme.

Le cœur est arraché d'un coup sec, ne reste que cette masse rosée, molle, au contact légèrement gluant, adhérent. Elle se balance, laissée à elle-même, oubliée. Une mince volute de buée, dans la chambre froide, s'échappe encore de ce qui il y a peu faisait vivre et respirer un animal. Je ne respire plus, j'étouffe. La porte s'est refermée, je suis dans le noir.

Le froid du dehors laisse des arabesques faites de fougères de givre à la fenêtre. La lumière blafarde des jours de brouillard passe, atténuée par l'épaisseur du givre qui s'est accumulé au fil des jours, ne dégelant plus de la journée, s'épaississant régulièrement. Vers midi un faible soleil pâle comme la mort perce les nappes de brumes pour disparaître dans la grisaille, le jour faiblissant, passé deux heures. Le givre blanchit les quelques branches qui dressent leur bras malingres vers le ciel gris. Tout n'est plus qu'un dégradé de gris. Des lèvres des quelques passants s'élève ce mince volute de buée. Ils ne font que glisser dans ce décor. Un halo se forme autour des lampadaires source de lumière éphémère, plantée régulièrement. Les ombres se forment et se défont, se multiplient et disparaissent au gré de la progression des quelques personnes qui se pressent vers leur but ; vers où vont – ils ? Le savent-ils seulement ? Bientôt la rue n'est plus qu'immobile, animée par les phares de quelque voiture qui s'enfonce dans cette ouate froide.

Le givre s'est désagrégé sous le souffle de l'observateur. Rien ne se passe plus. Il quitte la fenêtre le cercle transparent devient translucide, glacé. Le givre s'y réinstalle. Les arabesques se sont reformées. La chambre se fond dans le noir. Le halo du lampadaire laisse passer sa maigre lumière blanc beurre. Le jour vient de passer, il ne s'est rien passé.

AFKAK

RAISON ET DERAISON

Critique de la Raison psychiatrique – La liberté est thérapeutique

Nous remercions Lorenzo Toresini de nous avoir autorisés à publier le texte de sa communication prononcée à Budapest en mai 2008, lors du V^e Divan dur le Danube.

Problème : raison et déraison. Comme on le sait la psychiatrie institutionnelle est née depuis le *siècle des Lumières*. Dans l'histoire Philippe Pinel, dont on se souvient comme étant celui qui "a brisé les chaînes aux fous", fut en réalité à l'origine de deux siècles et demi de la nouvelle marginalisation. Aujourd'hui, à la lumière de l'expérience de deux cents cinquante ans d'hôpitaux psychiatriques ("Lunatic Asylums"), cela vaut la peine de se demander si la Raison est vraiment la solution de tous les problèmes de l'humanité.

Homme et Nature. Le néo-pallium, support de la conscience pensante et de la Raison même, apparaît de plus en plus, avec sa forte prolifération de neurones qui la caractérise, comme étant le support à ce cancer de la Nature qui s'infiltré silencieusement mais de plus en plus douloureusement dans le contexte Monde jusqu'au moment inévitable où il le tue. D'une façon analogue à une prolifération de cellules sans contrôle ils vont constituer ce cancer qui d'abord envahit l'organisme qui l'abrite et le nourrit jusqu'à le faire mourir. Désormais, l'humanité est entraîné de s'accroître à un rythme exponentiel et la Raison, programmée par la politique de pillage, n'apparaît pas comme étant programmée pour sa maîtrise. Aujourd'hui nous sommes conscients que le patrimoine *ichtyologique* des océans est entraîné de s'appauvrir et personne n'est disposé à

renoncer au poisson au nom de la conservation d'un tel patrimoine.

A ce propos les faits de Naples sont en effet seulement une anticipation de ce que nous propose la Raison, si on ne trouve pas une forme d'autocontrôle dans une dimension politique diverse et neuve. Si la Raison ne se programme pas à nouveau, l'Humanité sera inévitablement destinée à suffoquer en même temps que la Nature sous le poids des propres déchets dans l'absence ou dans la pénurie des ressources alimentaires.

Raison et Déraison. Aujourd'hui la psychiatrie transculturelle nous explique *que ce que nous croyions être de la raison déraison en réalité n'est en réalité qu'une "autre" Raison.* Ou mieux d'autres Raisons, au pluriel, autant d'individus on a, autant de raisons on compte. Avec ceci on confirme la thèse kantienne pour laquelle la chose en elle-même ("das Ding für sich") se révèle être la construction de chacun de nous comme individu et comme monade. Et avec cela la construction d'un monde, du monde entier pour chacun. Indemne que chacun de nous construise son propre monde en même temps que les autres (Henri Ey). Cependant il ya des exceptions qui construisent leur propre monde sans le confronter aux autres et ceux ci sont les soi - disant fous. Mais leur Raison est tout simplement différente.

Aujourd'hui la thèse optimiste est encore crédible, du fait que la Raison universelle puisse, au contraire doive se charger des autres raisons ? Et d'où vient ce droit ?

Histoire de la raison. En réalité il est vrai que la philosophie des lumières représente un tournant et une réaction par rapport à la barbarie de l'inquisition. Quelqu'un pourrait dire précisément une rationalisation par rapport à cette dernière. C'est autant aussi vrai que le Monothéisme ou les monothéismes ont excité au maximum à l'intolérance et aux guerres au nom de dieu. Les mêmes monothéistes qui représentent un effort de rationalisation de celui que nous(ou les monothéistes) appelons avec mépris animisme. Cet animisme ou pensée panthéiste, qui prend en réalité ses racines dans la pensée naturaliste de l'Homme archaïque. Cette pensée polythéiste dotée d'hierarchie, représente un pont de transition entre le panthéisme naturaliste et monothéisme "moderne". Entre la pensée naturaliste chamaniste, et les pensées polythéistes pré - monothéistes, par

monothéismes je veux dire les tentatives de rationaliser et de projeter hors de l'Homme sa déité. Aujourd'hui nous vivons dans une situation de crise profonde dans laquelle on ne sait plus si c'est la technologie ou l'archaïque qui est d'avant garde. Une situation d'où prévaut (ou du moins pourrait ou devrait prévaloir) l'attention sur les contenus de ces pensées archétypes ou "paléo logiques" de ceux que nous définissons psychotiques.

La psychiatrie comme fruit de la raison. La psychiatrie comme nous l'avons rappelé à l'ouverture, issue de la pensée illuminée s'est révélée bientôt être une nouvelle forme de négation de la dignité et de l'altérité, d'emprisonnement...

Dans l'histoire la raison a apporté comme conséquence pragmatique le triomphe de la question du pouvoir sur le principe du respect et de la tolérance des diversités. Et ceci jusqu'à la prévarication systématique de la raison sur la déraison. De telle prévarication l'histoire de la psychiatrie pendant le troisième Reich a été simplement une acception, une exagération, une exception qui confirme la règle, certainement un fait qui n'a pas de rapport avec ce que nous allons dire. En effet ce n'est pas un hasard si Klaus Doerner appelle cette épisode de l'Histoire "L'éternelle guerre contre les malades mentaux". Eternelle, donc non isolé ou épisodique.

La contention ("restraint"), par exemple, représente tout aujourd'hui l'instrument primaire *pour réduire au silence* la langue des fous. De ce langage psychopathologique qui a pour but de poser des questions. Ou à s'exprimer, à exprimer le point de vu d'un individu, d'un être humain. Au lieu d'écoute, relation, communication, décodage de ses contenus plus ou moins symboliques, plus ou moins mystérieux, la psychiatrie institutionnelle n'a rien trouvé de mieux dans l'Histoire que le silence à travers la contention et l'isolement. Ce dernier pour ne pas entendre les éventuels cris de protestation et de douleur. Tels sont dans le monde entier l'esprit et la pratique de l'institutionnalisation. La même réponse pour tous, pour toutes les diagnostics, et pour toutes les situations. La sérialisation, le fait d'être réduit au lit, au couloir, à l'hôpital. C'est l'opposé de l'utopie de la prise en charge de la déraison par la raison. En d'autres termes nous devons admettre que l'utopie de la cure de la déraison

dans la raison de l'hôpital dans sa réalisation pratique est complètement ratée.

L'expérience italienne. En 1961 Franco Basaglia devint directeur de l'Hôpital Psychiatrique de Gorizia. Le jour même de son installation dans sa nouvelle fonction il lui a été demandé de signer le livre des contentions. Avec une telle signature le directeur aurait donné son aval à la torture dans la médecine, qui était une tradition de la psychiatrie institutionnelle. Ce fut le début d'un débat et une transformation qui se serait répandue sur tout le pays, après la promulgation de la loi 180 du 13 mai 1978, il ya 30 ans. Actuellement la partie clinique- hospitalière de la psychiatrie est représentée par 321 services psychiatriques avec moins de 15 lits chacun et de 221 départements pour la santé mentale. Ceux ci représentent un retournement de situation *pour les presque 100.000 personnes internées dans les hôpitaux* qui existaient déjà dans tout le pays, contenant en eux tout le spectre des services des Centres de Santé Mentale du territoire, qui parfois étaient ouverts 24h sur 24h avec des lits, et des structures résidentielles plus ou moins protégées, aux plus ou moins grandes ambitions sociales avec caractère et signification réhabilitable dans l'insertion dans le monde du travail.

L'expérience autrichienne. Depuis les années 70 la "Steinhof" de Vienne a commencé à se transformer, à s'ouvrir et à se réduire. En 1998 Eberhard Gabriel, alors directeur, annonça que cette dernière allait disparaître sous peu. Aujourd'hui il me résulte qu'il n'existe qu'un nucléo de service psychiatrique dont la Splendide mura liberty/jugendstyl.

La "Sachwalterschaftsgesetz" (guardianship) représenta évidemment un "acte manqué" par rapport à une réforme législative qui sanctionna leur dépassement définitif et leur fermeture irréversible. De toute façon la Sachwalterschaftsgesetz a représenté une rupture de grande importance conceptuelle par rapport au modèle scientifique précédent.

L'expérience allemande vit un grand scandale dans les années 70, cumulé avec l'Enquête de 1976. Comme il arrive souvent, le développement de cette enquête réduisit le moteur transformatif du scandale jusqu'à le vider substantiellement. Aujourd'hui l'expérience allemande représente substantiellement l'échec de la réalisation de la désinstitutionalisation psychiatrique des asiles, même si dans ce pays quelqu'un se demande si

l'actuelle modalité avec laquelle les patients chroniques sont traités ne représente une mauvaise assistance chronique. ("Chronisch psychisch Krank – chronisch schlecht versorgt ?" Colloque de la conférence des directeurs de l'an 2005 à Wiesbaden).

L'expérience française est la plus cohérente et inflexible conservation de l'idéologie et de la pratique de la raison et du pouvoir de l'Etat devant les différences et les altérités. La loi en vigueur est celle de 1990, qui a remplacé la célèbre loi de 1838. Une telle réglementation fut la première au monde, démontrant comment est célèbre dans la psychiatrie française la dérivation directe des conquêtes de la Raison et de la Révolution réalisée en son nom même.

L'expérience suédoise est l'opposé de l'expérience française. Pendant les années 90 elle représenta l'exemple d'un démantèlement radical, rapide, efficace, de toutes les institutions dans ce pays en quelques temps, à l'enseigne de l'éthique et de la justice sociale. On dit et on appliqua le fait que les handicapés psychiques devaient avoir les mêmes droits que les handicapés physiques. Donc ils ne devaient pas être marginalisés, ni réprimés. La souffrance ne devait plus être punie.

L'expérience espagnole se place en bonne partie dans les transformations qui ont eu lieu dans le pays à partir de la mort de Caudillo fasciste et avec est l'expérience des diversités régionales. En l'absence d'une norme cadre qui aurait prévu la fermeture définitive des asiles, à coté d'un intense travail de démantèlement des asiles comme dans les Asturies et en Andalousie, on a les régions comme la Catalogne, étant sous le contrôle des gouvernements nationalistes, où le modèle d'assistance se base jusqu'à présent sur la grande institution.

L'expérience bosniaque nous enseigne que même la pire tragédie que l'Humanité peut vivre, c'est à dire la guerre, peut avoir des effets collatéraux qui peuvent être utilisés. L'anéantissement systématique théorisé et pratique des différents a conduit au démantèlement "manu militari" des asiles. A partir de la fin de la guerre, sous le guide d'une personne illuminée et influente, le directeur de la clinique de Sarajevo aujourd'hui professeur émérite, Ismet Ceric, s'est construit un réseau de services territoriaux et ambulatoires qui ont graduellement remplacés les vieilles institutions de la folie de l'ex Yougoslavie. Ce

dernier aussi est considéré une folie. Et avec on va aussi à l'encontre d'exigences de type budgétaire aussi.

L'expérience anglaise passe à travers les grands personnages Ronald Laing et de Maxwell Jones.

Roland Laing fut le premier psychiatre qui très jeune et génial, théorisa et mis en pratique la phrase : " Personne ne peut interdire à quiconque de **vivre** avec un *schizophrène*. Il le fit en vivant dans un appartement, Kingsley Hall, en compagnie de *schizophrènes*. C'est de cette façon qu'il fonda le premier groupe – appartement psychiatrique de l'Histoire.

M. Jones transforma l'asile de Dingleton en Ecosse en toute une communauté thérapeutique. C'est ainsi qu'il ouvra le chemin à une pareille pratique à Gorizia, en Italie, à partir de 1961. Actuellement la G.B. est le pays qui, après l'Italie et la Suède, ensemble à l'Espagne et la Bosnie, sous l'impulsion de Mr. John Bowies, aujourd'hui euro parlementaire et alors ministre de la Santé au temps de Mrs. Thatcher, à mener plus avant la politique de désinstitutionnalisation psychiatrique au sein d'un système de bien être et de Service Sanitaire National.

U.S.A. Pendant les années de R.Laing un jeune médecin psychiatre californien, Loren Mosher, fréquenta Kingsley Hall et Ronald Laing. C'est ainsi qu'il acquit la mentalité et la pensée critique qui le portèrent à fonder de la communauté, basée sur la méthode "no restraint", qu'il appela avec le nom, qui deviendra ensuite célèbre, de *Soteria*.

La WHO Europe pointe aujourd'hui beaucoup sur la transformation de la psychiatrie institutionnelle dans l'Est de l'Europe comme un moteur puissant d'une transformation dans toute l'Europe. L'Europe de l'Est peut bien représenter le nouveau défi de la non – institutionnalisation de la psychiatrie des asiles, représentant elle même tout le défi d'une énorme institution entière qui s'ouvre au monde. N'oublions pas aussi que l'Europe de l'Est représenta de l'utopie qui devint réalité.

Lénine. En réfléchissant sur tout ceci, il nous revient à la mémoire la célèbre question de Lénine qui demandait ou avait éclaté la révolution. "En Allemagne ?" Lui répondait on, comme c'est connu " Non en Russie".

En réalité la **révolution basaglienne** n'est pas une vraie révolution, dans le sens politico-militaire du terme. *Il s'agit* d'une révolution

copernicien, où le malade est remis au centre et la maladie à l'écart, *au contraire de ce qui était jusqu'à il y a peu*. Une réforme de toute façon radicale dans laquelle il n'y a pas de place pour négocier les droits inviolables de l'être humain. Une révolution dans laquelle quelques psychiatres ont pris la décision de trahir le mandat social de contrôle à travers une branche de la médecine, pour commencer un parcours de dépassement de la psychiatrie en partant d'elle même.

IL y a quelques années il y avait un slogan en vogue qui est encore profondément actuel : "La liberté est thérapeutique". De nos jours on peut y rajouter cet autre. " Le bonheur est thérapeutique".

Aujourd'hui la critique de la Raison apparaît comme une obligation. Devant l'histoire du pillage de la Raison sur la Nature et de l'Homme pourvu de raison sur l'Homme également doté de raison, et de l'abus de l'homme doté de raison sur l'homme apparemment dépourvu de raison.

Lorenzo Toresini (Merano/Meran)

REASON AND UNREASON

A Critique of psychiatric Reason – The therapeutic nature of freedom

[Best thanks to Lorenzo, who gave us an English version of his lecture]

The question: reason and unreason. As is well known, institutional psychiatry arose from the age of Enlightenment and the "Aufklärung". Philippe Pinel, who History remembers as he who "cast off the shackles of the insane", in fact started two and a half centuries of new isolation. Today, having experienced 250 years of "Lunatic Asylums", it seems worthwhile to wonder if Reason really is the solution to all Mankind's problems.

Man and Nature. The neopallium, which is at the basis of conscious thought and of Reason itself, with its typical copious proliferation of neurons, can increasingly be seen as the origin of a cancer which is attacking Nature. It is creeping silently and gradually covering the whole Earth, which it will inevitably kill before long. In the same way as an uncontrolled proliferation of cells may form a cancer which invades the body that hosts and feeds it, until the body eventually dies. The

human population is increasing at a staggering rate and Reason, which is programmed to organise plunder, doesn't seem to have been programmed to exercise self-control. Today we are aware of the fact that the oceans are being impoverished as a result of excessive fishing, yet none of us is willing to give up fish in order to preserve the biodiversity of our seas. From this point of view the recent events in Naples have only been a glimpse of where Reason will lead us, unless a way can be found to regain self-control within a new and different political perspective. Unless Reason is redirected towards new goals, Mankind is inevitably destined to drown, together with Nature itself, under the weight of its own catabolytes ("Muell", waste) with or without anabolytes (food resources).

Reason and unreasons. Transcultural psychiatry explains to us today that what we once believed to be unreason is actually "another" Reason. Or rather, other Reasons, in the plural form, because they are as many as there are individuals who carry them. This confirms Kant's ideas according to which one cannot know the thing for itself ("das Ding in sich"), and therefore my world, i.e. the thing for me ("das Ding für mich") is actually the product that each of us builds as an individual and as a monad. Thus each person builds a world, the whole world which is different for each of us. Unless, of course, we each build our own world together with others (Henri Ey). However, there are exceptions, because some people build their own world without comparing it with others, and these are the so called lunatics. But theirs is nothing but a different Reason.

Thus, can we still accept the optimistic assumption that universal Reason can, or indeed should take charge of the other reasons? And where does this right come from?

The History of Reason. It's actually true that Enlightenment was a turning point and a reaction against the brutality of Inquisition. One might indeed say a rationalisation, compared to previous times. However, it's also true that Monotheism or monotheisms lead to the highest levels of intolerance and to widespread wars in the name of God.. Those very monotheisms resulted from the effort to rationalise what we (or the monotheists) disdainfully call animism. The roots of

animism, or the pantheistic vision, are actually to be found in the naturalistic philosophy of archaic peoples. The introduction of hierarchy into this polytheistic religion was a crucial element in the transition from naturalistic pantheism to "modern" monotheism. Thus there was a continuous development from naturalistic shamanism, to pre-monotheistic polytheistic philosophies, and finally to monotheism. In this process monotheism can be seen as Man's attempt to rationalise and externalize his own divine nature. We live today at a time of deep crisis and we no longer know whether technology or archaism is more advanced. This is a time when we tend (or at least could or should tend) to focus on the content of those archetypal or explicitly "palaeologic" thoughts expressed by those we call psychotic patients.

Psychiatry, the product of reason. As was mentioned at the start, psychiatry, which was born from enlightened thought, soon showed its true colours and became a new means to deny dignity and refuse difference, and a new source of imprisonment.....

Throughout history, the practical consequences of reason have been the supremacy of issues of power over principles such as respect and tolerance towards diversity. This lead to reason's routine abuse of unreason. The history of psychiatry during the III Reich was only one interpretation of such abuse, an exaggeration, an exception which, if anything, confirms the rule, so that what happened then must certainly be included in this perspective. Indeed, with this in mind, Klaus Doerner calls that moment in history "The eternal war against the mentally ill". Eternal, not sporadic or occasional.

Restraint, for example, is still the main tool used to silence the language of lunatics. It is used to block that psycho-pathologic language which is aimed at asking, or at expressing something, i.e. the point of view of a subject, an individual, a human being. Instead of listening, relating, communicating, deciphering the more or less symbolic or cryptic contents of these messages, institutional psychiatry, throughout History, has found nothing better to do than to silence them through restraint. Restraint and isolation, the latter so as not to have to listen to these people in case they protest and scream in pain. Such is the spirit and the practice of institutionalization

throughout the world. The same response is given to everyone, to every diagnosis and every situation: serialization, and confinement to a bed, a ward, and a hospital. This is the opposite of the utopian idea of Reason taking charge of unreason. In other words, we must admit that this utopian idea of curing Unreason through the hospital's reason, in its practical implementation, has failed completely.

The Italian experience. In 1961 Franco Basaglia became head of the Psychiatric Hospital of Gorizia. The day he took office he was asked to sign the restraint book. With that signature, he would have endorsed torture in medicine, which was a tradition in institutional psychiatry. From then onwards, a debate began and a wave of change spread all over the country, as from when Act 180 was passed on 13 May 1978, 30 years ago. At present the clinical-hospital part of psychiatry includes 321 psychiatric wards with less than 15 beds each, and 221 mental health departments. These are the result of the complete transformation of the almost 100 asylums which existed previously in the country. They include the whole spectrum of services, from community Mental Health Centres, which are sometimes open 24 hours and have their own beds, to residential facilities, more or less protected, to social enterprises of various sizes which work in the context of occupational rehabilitation.

The Austrian Experience. As from the '70s, Vienna's "Steinhof" began to be transformed, open up and get smaller. In 1998 Eberhard Gabriel, head at the time, announced that it would close within a few years. Today I believe there is nothing more than a small unit of the psychiatric service in that beautiful Art Nouveau/ Jugendstyl building. The "Sachwalterschaftsgesetz" (guardianship) was clearly a second best measure adopted en lieu of a reform which would definitely close the Lunatic Asylums and mark a new beginning. Nevertheless, the Sachwalterschaftsgesetz has been a hugely important achievement from a conceptual point of view, compared to the previous scientific framework.

The German experience. There was a great scandal in Germany in the '70s, which culminated in the Enquete of 1976. As is often the case, the complications of the inquiry

inhibited the demand for change and eventually extinguished it. Today the German experience is an example of the failure to implement the psychiatric deinstitutionalisation of asylums, even though some Germans are wondering whether chronic patients are perhaps being offered chronically bad healthcare ("Chronisch psychisch Krank – chronisch schlecht versorgt?" congress of the conference of heads in 2005 in Wiesbaden).¹



Paris, Hôpital Sainte-Anne, janvier 2008

The French experience stems from the most coherent and inflexible preservation of the ideology and practice of State reason and State power, against all diversity. The current law was passed in 1990, after the famous law of 1838. This legislation was the first in the world, given that French psychiatry derives directly from the victories of Reason and of the revolution carried out in her name.

The Swedish experience is at the opposite end of the spectrum compared to the French one. It is an example of radical, fast and efficient dismantling of totalitarian institutions. This was accomplished over a few years around the

(1) Chronisch psychisch krank-chronisch schlecht versorgt? – Zur Lage der chronisch psychisch Kranken 30 Jahre nach der Psychiatrie-Enquête – S.Roderer Verlag, Regensburg 2007

middle of the '90s, in full respect of ethics and social justice. It was stated, and implemented, that the mentally disabled should have the same rights as the physically disabled. Thus they were not to be marginalized or restrained. Pain no longer deserved to be punished.

The Spanish experience mostly takes place in the context of the changes which occurred in the country since the death of the fascist Caudillo, and it includes an ensemble of different regional experiences. There is still no general provision prescribing the definite abolition of asylums, so whereas in some regions such as Asturias and Andalusia a lot of work has been done to close down asylums, on the other hand there are others such as Catalunya, governed by nationalists, where psychiatric care is still based on large institutions.

The Bosnian experience teaches us that even war, the worst tragedy that can befall Mankind, can have some side effects which can be used for good purposes. The theory which decreed the annihilation of "different" people led in practice to the dismantlement of asylums by armed forces ("man militari"). Since the end of the war an enlightened and influential person, Ismet Ceric, who is today the eminent head of the psychiatric clinic in Sarajevo, led the wave of change thanks to which the old lunatic asylums of old Yugoslavia were gradually replaced by a network of community and outdoor services. This transformation was itself considered to be an act of madness. These changes also brought advantages from the point of view of public expenditure.

The British experience took off from the work of crucial figures such as Ronald Laing and Maxwell Jones.

Roland Laing was the first psychiatrist who, as a very young and talented practitioner, made this declaration: "Nobody can forbid someone else to **live** with a schizophrenic". He then acted upon this statement and went to live in an apartment, Kingsley Hall, together with some schizophrenics. He thus founded the first psychiatric psychiatric group-apartment.

M. Jones transformed the asylum in Dingleton, Scotland, into a single therapeutic community. He thus paved the way for a similar development in Gorizia, Italy, as from 1961. Thanks to the influence of Mr. John Bowles,

now MEP and formerly Minister of Health under Mrs. Thatcher, today Great Britain is the country which, together with Spain and following Italy and Sweden, has taken the policies of psychiatric deinstitutionalization the furthest within a Welfare system based on the National Health Service.

U.S.A. At R. Laing's time a young Californian psychiatrist, Loren Mosher, visited Kingsley Hall and Ronald Laing. This enabled him to develop the mentality and critical philosophy which led him to establish several communities based on the "no restraint" method. He gave them the name Soteria, which has subsequently become famous.

The WHO's Office for Europe is nowadays channeling a lot of energy into transforming institutional psychiatry in Eastern Europe, with a view that this will boost change throughout the rest of Europe.

Eastern Europe constitutes the new challenge for the deinstitutionalisation of asylum psychiatry, especially since the area can rightly be seen as an enormous totalitarian institution which is in the process of opening up to the world. We must not forget that Eastern Europe itself was the place where a utopia became reality.

Lenin. Thinking about all this Lenin's well-known question comes to mind. He asked, "Where has the revolution begun, in Germany?" - "No", he was famously told, "in Russia".

The truth is that the **Basaglia revolution** is not a real revolution in the political-military sense. If anything it is a Copernicus-style revolution, in which the patient is placed back into the centre and the illness on the outskirts, inverting the previous and recent order. It is nevertheless a radical revolution which leaves no room to negotiate the undeniable rights of each human being. During this revolution some psychiatrists have decided to give up their assigned role in society, i.e. to control people through the exercise of a medical specialty, and to begin a process aimed at overcoming Psychiatry from within.

Years ago there was a popular slogan which, in many ways, can still speak to us today: "Freedom is therapeutic". Today we can add another: "**Happiness is therapeutic**".

Today we are seemingly compelled to criticize Reason. One only has to take a look at history to see Reason plundering Nature, to see one “reasonable” Man abusing another “reasonable” man, and destroying the Man who appears to be “unreasonable”.

Lorenzo Toresini (Merano/Meran)

Lectures

La bonté sort ses griffes

Une place pourrait-elle se trouver, la plus petite pour une vie minuscule ? Il y a des gens qui n’ont rien d’autre à faire, sur terre, que d’aligner des mots sur le papier. Et si saint Pierre leur demandait : « Dis-moi, galopin, qu’as-tu fait durant ta vie ? », ils répondraient tout net :

« J’ai écrit.

– Et sinon ? reprendrait le saint.

– Sinon rien. »

L’imbécile en question, le benêt, le poétaillon, Robert Walser, n’est pas ce genre de crayon taillé pour finir dans une maison de commerce, employé, commis, laquais, larbin, rivé jusqu’à la mort à son pupitre de galérien. Cet esprit contraint jette du lest, et l’écriture se libère d’une seule coulée.

Qu’il est malaisé cependant de situer Walser, lui qui s’est décrit grappillant sous son lit des miettes d’inspiration. Et qui l’a trouvée. Il y a des gens, ils sont gentils. C’est de la démente ou de l’ironie. Les poèmes rédigés par Walser à Bienne ont-ils, comme le prétend l’éditeur, une valeur « morale » ? Sont-elles, ces inoffensives productions, dispensatrices de « belles impressions », de valeurs éternelles ? Au lendemain de la guerre, où sont donc les débonnaires ? « Die Guten » est le titre du poème. Certes, ils ne sont pas morts. Ils vivent dans l’amitié, rassemblés, ils se tiennent les mains, ils ne sont pas dispersés aux quatre vents. Et celui qui le prétendrait le regretterait. « Chacun seul, tous isolés » Cette image ne nous console pas, elle ne peut pas nous plaire. On lui préfère, et de beaucoup,

son contraire. Ils demeurent ensemble, ils sont unis. Entre eux le lien ne s’est pas encore brisé.

L’éditeur a raison. Walser n’est pas libre de ne pas tenir ce propos. A la pensée de ceux qui ne sont plus (non, ils vivent), on est tenté de planer dans l’azur en compagnie des purs esprits. Cette pensée pourrait nous consoler, tel est du moins le souhait de Walser, qu’il pourrait nous consoler par le biais d’une parole conjuratoire, qui déplace « en nous » la présence des bonnes gens, les bonnes personnes, les débonnaires.



Budapest, mars 2006

Rien, presque rien, ne délivrera le commis d’écriture de sa gangue épaisse de candeur et de gentillesse. *Nett, hübsch, schön*, est-ce ainsi que sont les choses ? La neige, par exemple, ne fait que tomber, étant calme et soumise. La chute, cependant, n’est pas si douce et bonne, à laquelle on s’abandonne. Douce inclinaison, trouver sa place à jamais sans bouger, calme et tranquille. Les mots sur la page pourraient désigner ce havre de paix. Mais prends garde à la pelure des choses, si tu vas l’égratignant d’un crayon trop insistant. S’il est bien sage et joue dans son coin, bien gentiment, l’enfant ne sera pas puni.

Dans le « Sonnet des griffes », « celle qui est si chère » assiste à la chute. Mais il y a comme une équivoque. Comme tombe la neige de haut tombe Adam

depuis la nuit des temps. Celle qui est si chère (*Sie, die so lieb ist*), quand elle s'éloigne, toutes griffes dehors, chemine par des voies ensanglantées.

Ce sonnet, précise-t-on, est l'un des cinq cent soixante au moins qui furent écrits par Walser entre 1924 et 1933, et le dernier des seize pour cette période figurant dans le volume paru aux éditions Zoé. Pour autant qu'on puisse en juger, l'idylle dont il est question n'a rien de noces paisibles en l'azur, parmi les petits nuages blancs. Au vers 4, par exemple, une question s'énonce innocemment : « Entendez-vous le garçon crier à fendre l'âme ? » Et qui sont-ils ceux qui « jamais à deux [...] ne marchèrent dans la lumière du soir » ?

Nous ne savons pas tout de cette bien-aimée. Il est vrai que Walser, en ses proses, s'enflammait comme une allumette. Tout ce qu'on peut dire, c'est ceci : il y a des cris. Sans ironie, demandons-nous s'il faut qu'un être les pousse pour qu'un autre les entende. Ira-t-on jusqu'à dire que l'image est l'image de l'acte qui la produit ? C'est alors qu'il faudrait l'entendre, le garçon. Cette conclusion va de soi, telle est la poésie qui fait ce qu'elle dit. Walser, dit-on, écrivait incroyablement vite, d'une seule coulée, dans un sillon déjà tracé de rimes et de strophes choisies d'avance. Réalisant dans l'écriture un système parfait où jouaient l'un avec l'autre le dévouloir et son frein.

Walser est le maître de l'ironie, ce qu'il faut nuancer, puisqu'il n'est pas toujours libre de ne pas dissimuler. Celle qui est si chère, dans « L'Abandonnée », l'un des *Morceaux de prose*, est un ange qui réserve au « pauvre voyageur » un « sourire accueillant et tendre ». Comment va le monde, par lequel il chemine ? Il est broyé, morcelé, dévasté. Et l'humanité ? Déshumanisée. Mais voilà, on pousse une porte. « Et soudain, tout était de nouveau bien. » On se jette à ses genoux, elle ne montre pas de froideur. Elle nous aime bien. On est heureux, infiniment.

Mais comme il sonne étrangement, le mot de la fin. S'il n'y a pas de « froideur en elle », qui l'aura « répudiée », « proscrire », « abandonnée » ? Comme à Nerval Aurélia, elle pourrait déclarer : « Je suis ta mère. » On entend crier l'enfant quelque part. Au détour d'un vers, on avoue comme une envie de se faire souffrir. Malheur ? Oui et non. Car le malheur est conjuré par le moyen de l'ironie.

Quel tourment d'être bien, sincère, affable et joyeux. On est bien gai d'écrire ce vers qui fait frémir : « Le ciel est noir tant il est bleu » (*Der Himmel ist ganz schwarz vor blaue*). Comme une menace planant sur nous, de pourriture et de feu. Nous, c'est-à-dire le poète qui griffonne dans son recoin. Ça ne fait rien. Si le monstre vient nous dévorer, nous trouverons refuge dans une maison de papier. Nous finirons à l'asile, parfaitement tranquille. L'endroit idéal pour qui veut se soumettre, et résister.

Gérard Weil (Nanterre)

Poèmes, Morceaux de prose, Robert Walser (traduit de l'allemand par Marion Graf), Editions Zoé, 156 p. 17 € et 76 p. 11 € (2008).

Das Sonett von den Krallen

*Auch sie sieht dieses nasse, schwere Schneien,
sie, die so lieb ist: ich hab' das erfahren
und alle, die mit ihr verbündet waren;
hört ihr den Jüngling zum erbarmen schreien?*

*Nie gingen sie im Abendlicht zu zweien;
schwerfällig senken sich die nassen Scharen;
sie rissen ihn bei seinen goldnen Haaren;
der Laienbruder sang die Litaneien.*

*Sie, die so lieb ist, schaut auch nun dies Fallen.
Was fiel nich Hohes schon seit Adams Zeiten?
Weshalb sollt' man sich nicht auch Weh
[bereiten?*

*Durch blutgerötete, verlass'ne Hallen
Seh'ich sie auf den ausgespreizten Krallen,
sie, die so lieb ist, still von dannen schreiten.*

Le sonnet des griffes

Elle aussi voit la neige lourde, mouillée, qui tombe,
celle qui est si chère : voilà ce que je sais,
et avec moi tous ceux qui étaient ses alliés ;
entendez-vous le garçon crier à fendre l'âme ?

Jamais à deux ils ne marchèrent dans la lumière [du
soir ;
lourdement, elles descendent, les grandes masses
[mouillées ;
elles l'ont tiré par ses cheveux dorés ;
le frère lai chantant les longues litanies.

Celle qui est si chère regarde cette chute.
Que ne tomba-t-il pas de haut, déjà, depuis [Adam ?
Pourquoi ne pas se faire souffrir, aussi ?

Par des halles désertes, rougies, ensanglantées,
je la vois qui s'en va, marchant griffes sorties,
celle qui est si chère, qui s'éloigne en silence.

(Traduction : Marion Graf)

Bibliographie

Otto Gross et Wilhelm Reich, Essai contre la
castration de la pensée, Hanania Alain AMAR,
L'Harmattan, 2008, 16,50 €

La Forteresse psychiatrique, Philippe Clément,
Flammarion-Aubier, 2001

Eloge des voyages insensés,
Vassili Golovanov, Verdier, 2008, 508 p. 29 €.

Les animaux célèbres, Michel Pastoureau,
Bonneton, 2001, 255 p. 15 € (réédition chez
Arléa poche, 2008, 9,50 €).

La testa tagliata, a cura di Lorenzo Toresini,
Alpha & Beta, Merano/Meran, 2001, 201 p.

I Confinandanti, Lorenzo Toresini, Alpha &
Beta, Merano, 2008, 366 p. 25 €.

La guerra dentro, la psichiatria italiana tra
fascismo e resistenza (1922-1945), Paolo
Francesco Peloso, Ombre Corte, Verona, 2008,
282 p. 22 €.

Roms en Europe, Jean-Pierre Liégeois,
Editions du Conseil de l'Europe, 2007, 311 p.
30 €.

www.coe.int

Liens utiles

Le blog de notre ami Mauro Righini sur la
viole d'amour :

<http://violadamore-blog.blogspot.com/>

Lettera a Gomorra : la tribune (parue dans *La
Repubblica* le 22.09.08) de Roberto Saviano,
auteur de *Gomorra* (Gallimard, 2007) et
contraint de quitter l'Italie en octobre 2008
suite aux menaces et aux insultes qu'il
subissait en permanence (voir *Le Monde* du
17.10.08)

<http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica/2008/09/22/lettera-gomorra-tra-killer-omerta-saviano-lettera.html>

Colloques

Deux Colloques ont déjà eu lieu en Italie à
l'heure où nous mettons sur presse, mais nous
les mentionnons quand même pour information
à nos lecteurs :

Rome (Italie), les 17 et 18 octobre 2008

**Associazione Lacanienne Internazionale
Laboratorio Freudiano per la formazione
degli psicoterapeuti - Roma
Associazione Psicanalitica Cosa Freudiana**

*Di padre in figlio: vicende nella trasmissione
della paternità*

con interventi di Claudio Strinati e Charles
Melman

La memoria

con interventi di Charles Melman e Rebecca
Majester

L'anello che non tiene (seminario sulle psicosi)
Carlo Albarello,

Schreber e Lacan

Patrizia Piunti, *La nevrosi ossessiva*

Proiezione del film di Nurith Aviv, *D'une
langue à l'Autre*

con introduzione di Virginia Zullo

Informazioni: Laboratorio Freudiano per la formazione degli psicoterapeuti – 347.7475703
- lacanlab@fastwebnet.it

Naples (Italie), le 17 octobre 2008

**Università degli Studi di Napoli
“Federico II” ed altri organizzatori :**
*I Femminielli Napoletani: riflessioni
preliminari Il dibattito prenderà spunto dai
video prodotti dall’ Università degli Studi
“Federico II”:*

**La Candelora a Montevergine: “Nuove
Tradizioni, Antichi Diritti”**
regia di Nicola Sisci
Cerasella ovvero l’estinzione della femminella
regia di Massimo Andrei
Per informazioni Unità di Psicologia
convegni.psicoclinica@unina.it
Tel.081/7463458
Sur le sujet, voir aussi :
[http://www.giovannidallorto.com/cultura/medit/
medit.html](http://www.giovannidallorto.com/cultura/medit/medit.html)

Colloques à venir :

Torino (Italie), 24 et 25 octobre 2008

**In Corpore Sano
Il Sapore dell’Ospitalità**
Giornate di studio, informazione, formazione

24 ottobre 2008 "Lo IESA nella Sanità"
Torino, avola rotonda sullo IESA e Legge
Regionale 357

invitati tutti i direttori di DSM e loro
collaboratoti, associazioni , famiglie
ospiti, utenti
Dott. J.C. Cebula

**25 ottobre "Lo spirito di GEEL in
Langa"**
Savigliano
incontro fra associazioni, cooperative e
realtà impegnate nel campo IESA
Associazione Freudiana di Torino
Coop Sociale Alice nello specchio
Associazione Papa Giovanni XXIII
Associazione LuovoDiColombo

26 ottobre "Il sapore dell'Ospitalità"
Torino Dott. J.C. Cebula “Lo IESA in
Europa”, dibattito pubblico

Dott. Paolo Tranchina : Conclusioni

Segreteria Scientifica
AnS FORMAZIONE (Alice nello Specchio
s.c.s.)

Segreteria Organizzativa
LuovoDiColombo
AnS Edizioni (Alice nello Specchio s.c.s.)
Via Montemagno, 29
10132 Torino
Tel. Fax. 011 8193152
e-mail: sms.alicenellospecchio@yahoo.it

**Pierrefeu–du–Var (France),
14 et 15 novembre 2008**



Pierrefeu-du-Var, octobre 2007

**4^{ème} Colloque de Psychiatrie transculturelle
« ATTACHEMENT, LIENS
ET RUPTURES »**

Enjeux médicaux et sociaux
Présidé par le Professeur Delage et le Dr Cyrulnik

Vendredi 14 novembre 2008 de 8 h 30 à 17 h
**Salle polyvalente « Le Chalet » – Centre
Hospitalier Henri-Guérin**

Samedi 15 novembre 2008 de 8 h 30 à 17 h
Salle polyvalente « Le Chalet »

Renseignements et inscriptions :
**Dr B.S. KOUROUMA –Président-
PSF-LE SUD
CH Henri-Guérin
Quartier Barnencq-
83390-Pierrefeu-du-Var**

☎ : 04.94.33.18.00.poste 1331

E-mail : christian.boulard@wanadoo.fr
Numéro agrément formation continue :
93-83-03-06-583

**Hyères (France),
5 et 6 février 2009**

**Nouvelles identités familiales,
nouveaux mythes, nouveaux rituels**

Coordination scientifique :

Dr Pierre BENGHOZI - C.H. Henri-Guérin
Service de Psychiatrie de l'Enfant de
l'Adolescent et de la Famille

8, rue de Provence - 83400 Hyères

Inscriptions renseignements :

Bruno MANUEL

18, avenue du petit bosquet - Bât. A - 13012
Marseille

Courriel : manuel.bruno@aliceadsl.fr

Téléphone : 06 60 99 59 47

Budapest (Hongrie), 21 et 22 mai 2009



Budapest, juillet 2008

**VI° "Divan sur le Danube" :
La désinstitutionalisation, un défi pour
la psychiatrie du 21^{ème} siècle
(Deinstitutionalisation, a challenge for
Psychiatry in the 21st century")**

Cher(e)s Collègues et Amis,

Voici le premier appel pour le VI° "Divan sur
le Danube", qui se déroulera cette année sur
deux jours de conférences et débats, et à
nouveau sur les deux rives du Danube, à
l'Institut italien (Pest) le 21 mai 2009 et à
l'Institut français (Buda) le 22 mai 2009.

Nous vous serions très reconnaissants de
diffuser cette annonce autour de vous, et aussi
de nous dire si vous souhaitez intervenir et/ou
participer au Colloque.

Merci de votre attention et bien cordialement,
Pour le Comité d'organisation en France,

Grazia MIRANTE (Auxerre),
Jean-Yves FEBEREY (Nice-Pierrefeu-du-Var)

Dear Colleagues,

Together with our friends Grazia Mirante
(Auxerre) and Lorenzo Toresini
(Merano/Meran), I would like to inform you
about the future Congress in Budapest
(Hungary).

With a French Association, "Piotr-Tchaadaev",
we already organized, together with the
Association of French-speaking Hungarian
Physicians and the Hungarian Society of
Psychiatry, five meetings at the French
Institute in Budapest (2004-2008).

For the next Congress, we decided with
Lorenzo Toresini to work about the following
topic :

**"Deinstitutionalisation, a challenge for
Psychiatry in the 21st century"**

Very recently, we asked the Italian institute in
Budapest to work with us and they accepted to
give us a lecture-room and to help us with
translations, as the French Institute is doing for
five years.

There will be (at least...) two days of
conferences, on Thursday May 21st at the
Italian Institute in Budapest (official languages
: italian/hungarian)

and on Friday May 22nd at the French Institute
in Budapest (official languages :
french/hungarian).

If you are interested in this plan, please just
contact me by mail and I will give you more
information (also in German, Italian and...
French).

I just want to precise that these cooperation
plans also include visits of hospitals and
European twinning-programmes. Thus we
have already organized three exhibitions of
patients' works in Hungary and in France (Art
Therapy).

Looking forwards hearing from you,
Best wishes,

Jean-Yves Feberey (Nice-Pierrefeu-du-Var)

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr

Dr Jean-Yves FEBEREY

Secteur 83.G.06 CH Henri-Guérin

F 83390 Pierrefeu-du-Var

Téléphone : +33 (0)4 94 33 18 33 (HB)

**Communiqué de presse du Syndicat
de la Médecine Générale en date du
du 14 octobre 2008**

Soutien à la Case de Santé

La Case de Santé (1), à Toulouse, démontre qu'il est possible aujourd'hui d'offrir à la population un espace de soins novateur. Cette Maison de Santé est insérée dans un quartier populaire, là où les conditions de vie sont difficiles. En pratiquant le tiers-payant intégral, en faisant de la prévention, de l'éducation, en associant les personnes malades à la vie de la Case de Santé, l'équipe pluridisciplinaire de la Case de Santé prouve qu'il est possible de faire de la « santé » autrement.

Malheureusement, une fois de plus, la duplicité du discours des pouvoirs publics est active. D'un côté, des déclarations pour la mise en place de maisons de santé et de l'autre, l'absence de subventions suffisantes pour permettre à la Case de Santé de continuer le travail entrepris.

Le Syndicat de la Médecine Générale soutient la Case de Santé, et réaffirme qu'il faut que le gouvernement et les collectivités locales mettent en accord les paroles et les actes.

Un refus de subventions à la Case de Santé de la part des différents échelons de décision signifierait de leur part une incapacité à comprendre et à soutenir l'innovation sur le terrain.

Cela préfigurerait alors ce que nous craignons que seront les Agences Régionale de Santé : des machines technico-administratives tournant le dos au progrès social.

Contact : Dr Didier Ménard 06 07 16 57 78

Syndicat de la Médecine Générale, 52 rue
Gallieni, 92240 Malakoff
Tél. : 01 46 57 85 85 – Fax : 01 46 57 08 60
e-mail : syndmedgen@free.fr – site :
<http://smg-pratiques.info>

(1) <http://www.casesante.org/>



Pierrrefeu-du-Var, octobre 2008

« Il Volantino Europeo »

Bulletin internautique trimestriel de
l'Association *Piotr-Tchaadaev*, 9, rue du Parc-
de-Clagny, 78000 Versailles.

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev

11 78 0511778

Toute correspondance ou article est à adresser
à Jean-Yves Feberey

Secrétaire de Rédaction provisoire
(depuis 2003)

9, rue Bonaparte F 06300 Nice,

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

ou

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr



Fête de la Châtaigne à Buggio (IM), 12 octobre 2008